



3 1761 03569 9685

60

L'ÉSOTÉRISME
DE
PARSIFAL

DU MÊME AUTEUR

Réflexions d'une artiste sur les dessins de la caverne d'Altamira. (Sansot édit.)

Les premières phases d'un mouvement de l'Esprit. (Sansot édit.)

En préparation :

L'ésotérisme du « Ring », suivi d'une traduction littéraire de la Tétralogie de Wagner.

LOTUS PÉRALTÉ

L'ÉSOTÉRISME
DE
PARSIFAL

L'ÉSOTÉRISME
DE LA VIEILLE LÉGENDE CELTIQUE DU CYCLE D'ARTUS
SUIVIS D'UNE TRADUCTION LITTÉRALE
DU
PARSIFAL
de **RICHARD WAGNER**

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1914

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



ML
410
W17P37

Copyright by Perrin et C^o 1914.

L'ÉSOTÉRISME

DE

PARSIFAL

Nous avons tenté une traduction française quasi littérale du texte allemand de Parsifal afin de serrer d'aussi près que possible le sens profond de l'original et de suivre le mouvement rapide du mot, et, pour garder le caractère de certaines expressions allemandes intraduisibles, expressions qui jettent dans l'action du drame leur note vivante et forte, nous nous sommes résignée à sacrifier très souvent la forme française.

La dissemblance raciale des deux langues dont l'une, la française, est très claire, élé-

gante, intellectuelle, précise, cristallisée, limitée, exigeant la périphrase pour exprimer une idée, et dont l'autre, l'allemande, est forte, riche, profuse à l'excès, plastique, modelant ses mots d'après l'inspiration intérieure, cette dissemblance ne permet que très difficilement à une traduction française d'avoir la concision de l'original, cette concision qui donne à la pensée et au style de Wagner un mouvement toujours si intensément pittoresque et qui pénètre ses drames d'une vie spéciale et puissante. Néanmoins, pour atteindre à la fois une exacte compréhension et de cette légende celtique qui est le sujet du drame Wagnérien et du drame Wagnérien lui-même, il est nécessaire de tenter cet effort.

Cette traduction française conservera donc son caractère en quelque sorte littéral, en s'efforçant toutefois d'être libre, deux conditions absolument nécessaires pour l'analyse spéciale que nous nous proposons de faire de ce thème légendaire.

Les traductions et les commentaires qui existent de l'œuvre Wagnérienne de Parsifal, tous d'une interprétation très intellectuelle, ne soulignant que le sens éthique de la Rédemption, qui est évidemment un des principaux aspects du drame, ne révèlent en aucune façon l'ésotérisme très particulier de la légende, le sens occulte qui lui est essentiel. Or, pour comprendre cette curieuse légende dans sa nature intérieure, dans sa nature originelle et originale, il est nécessaire d'en étudier la trame, d'en suivre le déroulement et d'en observer les détails ; il faut donc pour cela tout d'abord s'initier à la vie d'une légende, à ce qu'est une légende.

Parsifal ou Parzival, Perceval ou Peredur n'est pas un simple poème romantique, travaillé sur un fond légendaire celtique qui serait issu de l'Imagination créatrice d'un peuple, il n'est pas non plus un fabliau romantique, un recueil de spéculations et de théories chevaleresques, d'anecdotes adorables et originales,

dont Wagner aurait pris l'action pour exprimer dans l'art ses propres conceptions philosophiques, son utopie de la vie. . . , mais il est un drame serré, précis, très individualisé, d'une étape supérieure de la conscience humaine.

Le poème roman, aussi bien que le fabliau de Parsifal sont la traduction "exotérique" de la légende de "l'ésotérisme" chrétien au moyen âge, légende que le génie intuitif du profond dramaturge a su dégager très épurée, très sévère, de la gangue romantique et allégorique dans laquelle Chrestien de Troyes l'enveloppa.

Alors, qu'est-ce que la légende? Car la légende en elle-même est devenue chose bien désuète, bien incompréhensible, bien lointaine, aussi la science, qui met toute chose au point, l'a-t-elle reléguée dans les combles poudreux de l'archéologie, la convertissant ainsi en un simple document archaïque qui tire avant tout sa principale valeur de son archaïsme même. C'est donc là, dans ces combles

poudreux, que nous devons tout d'abord aller la chercher, la pauvre légende, si jeune, si fraîche, si émouvante, si pleine d'art. , et toujours simple et grande! Oui, grande et profonde, même sous ses formes les plus naïves, les plus étranges!

La légende est grande et profonde parce qu'elle garde les archives de l'Esprit humain, archives dans lesquelles s'inscrit, au fil des temps, l'histoire dramatique de la conscience de l'homme, s'affirmant dans sa volonté, dans son vivre douloureux, dans l'illusion enlaçante de la sensation !

Voilà ce qu'est la légende, la Gardienne de l'histoire spirituelle de l'homme. Délicatement enveloppée des longs voiles inextricables de l'allégorie, voiles toujours si merveilleusement colorés et transparents, la légende nous raconte les grandes phases de l'histoire de l'âme humaine, car c'est en elle que se conserve la vie d'effort de l'âme, vie infiniment longue, siècle après siècle, vie ardente et

craintive, créatrice ou impuissante, mais toujours désirant âprement le plus profond, le plus éloigné, le plus absolu!

Ce que nous nommons aujourd'hui la légende fut autrefois le noyau occulte de l'épopée puissante et héroïque de l'Esprit des races, épopée que le barde et le skalde transmirent à notre ère; ce noyau occulte, qui le long du temps s'accrut en s'enveloppant des nouveaux événements de l'âme, s'enroula dans un tissu de fibres multicolores au contact de l'Imagination des peuples et, ainsi rendu méconnaissable, parvint jusqu'à nous sous le masque de la légende.

Alors, plus cachée encore, plus occulte sous ce masque du temps, l'épopée de l'âme déroba son sens réel et profond à la critique historique, à l'observation intellectuelle; elle put se garder vierge dans ses voiles mystérieux, d'un art si étonnamment bizarre; elle put défendre son intégrité de la meurtrissure du travail particulier de la pensée matérialiste, pensée deve-

nue aujourd'hui intransigeante et exclusive; elle put sauvegarder son art de ce radicalisme cérébral qui a fauché tout ce qui dépassait son cercle de compréhension, n'admettant aucune race de l'Esprit, aucune ascendance d'âme. L'épopée de l'âme a pu garder ainsi l'art qui l'enveloppe intouché de cette main indifférente et sèche qui s'est posée impérative sur tout ce que le passé a marqué de son cachet aristocrate et dont l'art d'Inspiration est une des plus douloureuses victimes.

Les vieilles traditions, les mythes, les épopées, les sagas, en un mot la légende, ont été classés par la Pensée qui domine de nos jours dans ce mot "Imagination créatrice" des peuples, et cela en dépit de la portée lourde d'interrogations que cette épithète de "Imagination créatrice" des peuples renferme en elle-même. Donc la légende ne serait que le produit des rêves de ces peuples et de leur besoin d'idéaliser, de déifier leurs héros guerriers ou leurs héros moraux. Ainsi classées, les

légendes forment aujourd'hui un recueil de vieux documents dont l'étude spéciale n'intéresse plus que certains érudits, que certains lettrés. Nul donc ne s'intéresse au sens profond que l'observateur impartial présente sous l'allégorie de la légende; nul ne perçoit ou ne veut sentir le noyau des légendes à travers leur pulpe savoureuse! Ne sont-elles pas, chacune de ces légendes, soit un mythe solaire, soit les chants de guerre de peuples contre peuples, défiant leurs héros, soit l'expression de la suprématie guerrière d'une race puissante sur une autre, race puissante qui bâtissait sa grande Épopée? . . . Certes la légende peut être tout cela, mais elle est profondément plus que cela!

Quant aux légendes du Graal et de Parsifal qui nous intéressent particulièrement, légendes qui appartiennent au Cycle d'Artus et qui apparaissent dès le xii^e siècle dans l'Europe romane et germanique, elles sont dans leur forme actuelle le fruit du travail particulier et

de la verve poétique de certains Trouveurs de cette époque. Ce travail littéraire et poétique, fait sur le fond de la vieille épopée celtique, donne par là les origines de la romancerie française avec ses formes originales énigmatiques et charmantes.

Cette transformation très littéraire de l'ancienne forme épopéenne des traditions celtiques est des plus remarquables en ce qu'elle dénote à cette époque du moyen âge un mouvement très défini de la pensée vers une conscience intellectuelle des choses, conscience intellectuelle qui tendait déjà très nettement, au XI^e siècle, à amoindrir toutes les conceptions poétiques particulières aux races et à arrondir les angles puissants de ces conceptions grandioses.

Cependant et malgré les jeunes formes intellectuelles de ces poèmes qui revêtent le noyau essentiel de la légende romantique, celle-ci, fidèle à sa nature spirituelle, porte en elle, sous ses nouvelles formes très profanes et sa verve

galante intarissable, un nouvel Idéal profond et chaste! Cet Idéal, déjà en germe dans les races germaniques primitives, prend sa forme définitive dans l'âme occulte de la culture du XI^e siècle. Cet Idéal occulte, qui s'exprime dans les lois de la chevalerie de la cour d'Artus, les 12 Pairs et la reine Ginevra, s'approfondit et s'idéalise encore dans les légendes du Graal et dans celle de Perceval; ces dernières légendes appartiennent à des époques plus tardives car leurs héros accusent un développement plus délicat, supérieur à celui des Artusiens proprement dit, en ce qu'ils recherchent le Graal!

Les légendes d'Artus, du Graal, de Perceval n'appartiennent donc pas à une même époque, mais leurs origines s'échelonnent dans le cours des siècles. . . . Une simple analyse de leur caractère moral suffit à démontrer l'évidence d'un tel fait. Ces deux dernières légendes du Graal et de Perceval insèrent dans les archives de l'Esprit une modification très importante de

l'âme vers une compréhension plus intérieure de la vie morale ; en effet nous voyons l'homme du moyen âge se former une conception plus définie de la force morale, de la vie intérieure, sentiment profond qu'il traduit par son Code chevaleresque.

Tous ces poèmes romantiques qui nous donnent une merveilleuse floraison de légendes, légendes d'amour infini, légendes de reliques mystérieuses, légendes blanches et naïves, tous ces poèmes nous montrent ces légendes comme une terre où s'enracina l'effort inlassable du Chevalier vers la chasteté absolue de l'Âme, vers l'amour profond pour tous les Êtres ! Cet effort supérieur fut la base sur laquelle s'étaya la Chevalerie occulte du moyen âge. Cette chasteté absolue de l'Âme, cet amour profond pour tous les Êtres furent le principe austère de l'Esprit dont ces chevaliers silencieux avaient la très haute conscience. Ce principe était aussi l'Idéal des Trouveurs et des Minnesinger dont l'association

mystique était reliée à l'Ordre occulte des Chevaliers du Temple.

Quelle curieuse chose que ce moyen âge! Quelle richesse de vitrail où tout se heurte, où tout se fond! Partout la vie intense du pittoresque, la gaiété, la foi, le scepticisme, la bravoure, la curiosité, l'ergotage. Combien nous apparaissent curieuses ces grandes écoles où se bouscullaient, s'étouffaient la foule des écolâtres turbulents, attentifs aux disputes interminables sur les universaux et le nominalisme! Quelle prodigieuse effervescence de philosophie, de théologie et d'abstractions subtiles où se forgeait la logique, mécanisme cérébral de l'observation intellectuelle! Combien lointains le mysticisme austère de l'école de saint Victor et de ses moines ascètes. . . . , et les abbayes de Cluny, de Cîteaux, de Saint-Gall, de Fulde, de Gobbio, foyers d'éloquence, de patience, d'art. Alors apparaît le bohème délicat, le poète du XII^e siècle! Et

avec lui nous nous sentons plus près de cette âme moyenâgeuse, nous suivons plus volontiers, plus attentivement ce Trouveur qui affine, francise, sensitive et colore cette vieille langue romane, qui la travaille légère, pittoresque, sur le thème profond des légendes! Rôle imprécis, indéfini que celui du Trouveur, rôle qui eut ses valeurs très spéciales dans l'organisme intérieur du moyen âge.

Le Trouveur fut alors le principal élément dans la formation de la langue française, langue dont la vie du mot, dont la résonance eurent dans ces époques une verdeur, une plasticité et particulièrement une sensibilité simple et essentiellement positive. Le Trouveur apportait dans les châteaux, parmi les bourgeois et parmi le peuple une vie très spécialement vivante, faite de l'ancienne et forte Inspiration celtique, du rêve positif et profond de la chevalerie et des jeunes formes intellectuelles. Il était l'âme nouvelle, jeune

de ces époques, il en fut la voix qui pouvait parler à toutes les classes des hommes de ces temps. La voix du Trouveur pénétrait profondément dans la vie fermée, autocrate et solidaire de la Féodalité, dans cette vie étrange si fortement vécue par tous les guerroyeurs de l'Europe civilisée d'alors, batailleurs effrénés et néanmoins si extrêmement sensibles à cette poésie, à ces fabliaux légers qui leur chantaient un Idéal d'honneur et d'amour infini.

Oui, extrêmement curieuse fut cette société féodale qui abolit de fait toutes les frontières des nations, faisant de cette vaste portion de l'Europe une grande fédération de châteaux-forts, société batailleuse et arrogante qui voulait avoir pour principe l'égalité que figurait la Table ronde de son preux Artus et qui, par ses exactions, ameuta les Jacques!

Alors, dans cette société féodale, nous apparaît le chevalier errant de ce monde bizarre, ce preux d'humeur chercheuse et ombrageuse

qui individualise le Code d'honneur de cette époque.

Enfin passe la grande vague humaine, houleuse de passions, de foi, d'enthousiasme, qui se rue agressive vers le pays qu'elle voulait christianiser, mais qui en réalité entre obscurément en contact avec la pensée occulte de l'Orient. . . .

Cependant la pierre angulaire d'or qui fut fondue et burinée par l'âme de ces hommes et qui fut comme le bloc unifiant et synthétisant la multiplicité des convictions et des désirs de tous ces siècles, cette pierre angulaire d'or fut l'art. , l'Art mystique! Cet art fut le son qui résonna haut et clair à travers toute cette longue époque sensitive, passionnée. , siècles remplis de la foule des corporations d'artisans, créateurs anonymes dont les œuvres furent chacune des œuvres d'un art précieux! L'art exquis des enluminures délicates et naïves d'où jaillit le grand art profond et simple des Pri-

mitifs, l'art original et audacieux qu'émanait l'institution issue de l'Esprit chevaleresque, la fraîcheur de sa cour d'amour, de sa gaye science, sont les résonances profondes et exquisés de ce son qui traversa le moyen âge.

Quel grand fouillis merveilleux mais profondément énigmatique que ce fouillis du somptueux monument gothique d'une architecture si finement raffinée, d'un mouvement léger, ardent, avec ses grands élancements, ses fuites vers le bleu! Vie puissante, toujours autre dans la sensation qui toujours change rapide, profuse, imprévue. Vie essentiellement sensitive qui désigne le type organique de l'âme de ces siècles moyenâgeux!

Pourtant dans ce fouillis vivant il y eut un élément de calme et d'équilibre, cet élément fut le Chevalier du Temple. Figure austère, il apparaît dans l'épanouissement de ces siècles comme la grande rosace centrale de la cathédrale gothique, rosace dont les cou

leurs parfois étincellent mystérieuses et dont le rythme souple des arabesques vient se résorber en lui-même, en un point intérieur. . . . Pareil au mouvement de cette rosace, le chevalier silencieux se centrait dans sa vie profonde intérieure; il centrait et équilibrait le grand organisme moral, mais jeune et irrégulier, du moyen âge comme la grande rosace, rythmée et délicate, centre et équilibre l'architecture spontanée et frémissante de l'église gothique!

Vision d'une époque loin derrière nous, d'un moment du temps qui fuit à toutes jambes, emportant sans lassitude la vieillesse des siècles, lourde de la sève future! . . . Et cependant, de cette âme du moyen âge, qui fut notre âme et dont la sève riche forme une strate de nos terres de culture, nous n'avons aucune souvenance, aucune souvenance de sa sensibilité et de sa vie vivant profondément en elle, car les œuvres intellectuelles, l'histoire scientifique qui nous parlent des temps où elle

vivait ne nous donnent de cette âme que la silhouette charmante, originale!

Cette âme du moyen âge qui fut la nôtre et qui nous engendra, nous est ainsi devenue une énigme. . . . Rien n'est plus étrange que cet oubli de nos passés, quand on y songe! . . . Car, regardant plus lointainement encore, ne voyons-nous pas aussi les autres vieilles époques se dresser devant nous, se presser en foule, toutes énigmatiques, vivantes, mais profondément silencieuses Notre ergotage intellectuel sur l'histoire des hommes ne provoque aucun sourire sur leur visage grave, il reste immobile devant la précision logique, devant l'induction scientifique de notre cérébralité, et nous, qui avons été engendrés par ces âmes et qui faisons corps avec elles, nous restons infirmes de ces âmes, étrangers à ces âmes qui sont profondément sœurs de la nôtre! Par cette incompréhension voulue la richesse réelle de notre culture et les valeurs essentielles de la science matérialiste

sont profondément amoindries! Oui, bien des opinions ont été émises sur ces jeunes périodes de l'ère chrétienne, bien des investigations sur ce temps ont été faites, investigations qui ont comme soulevé l'écorce du fruit moyenâgeux : aucune, nous semble-t-il, n'a senti le noyau à travers sa pulpe savoureuse et fraîche, ce noyau qui pourtant existe et dont l'amande fut d'une amertume saine et infiniment délicate.

Quand s'ouvrit l'ère du moyen âge, vers la fin du iv^e siècle, le Christianisme avait presque entièrement pénétré une partie de la masse européenne, notamment en terre franque.

Or, pendant que de l'Événement Chrétien fluait la source vive qui anima et grisa inconsciemment l'entière période moyenâgeuse, un sentiment nouveau, obscur encore, commençait à vivre dans la conscience profonde des hommes de ce temps; ce sentiment enveloppa tout ce moyen âge et s'exhala de toute

la vie spontanée et jeune de cette longue période.

Ce sentiment nouveau, qui germait dans l'âme de l'Occident montant de ses profondeurs et qui fit chrétienne cette âme, fut une conception très supérieure de l'amour. Cette conception montait d'une jeune vie intérieure, d'une jeune vie morale qui, comme une source profonde, commençait à sourdre dans le cœur et la pensée des hommes de ce temps, leur faisant pressentir toute la portée substantielle et nécessaire de " l'amour vers tous les hommes ", leur faisant percevoir " la solidarité qui lie les hommes " entre eux, l'individualité indivise qui les fait " égaux " !

Ce sentiment supérieur, ces nouvelles notions, que le cœur humain à cette époque sentait germer en lui, donnèrent au moyen âge son caractère libre et fort, sa gaîté franche et particulièrement familière, son unité d'art et sa loyauté chevaleresque. Le moyen âge fut vraiment très libre car, en dépit de l'église et

de son despotisme souvent cruel, toutes les opinions dans ces époques furent soutenues et défendues ardemment, toutes les vies furent vécues, vies aussi diverses que le fut la fantaisie des accoutrements toujours pittoresques et significatifs.

Ce sentiment supérieur, ces nouvelles notions provenaient d'une transformation profonde de la vieille loi pré-chrétienne sur la propagation du sang dans la pureté de la race, vieille loi sociale de l'Orient qui centrait toute la solidarité dans les liens du sang, c'est-à-dire dans les grandes familles, et donnait de cette façon à l'amour sexuel un rôle essentiel, une importance de principe.

Or, à l'aube de l'ère chrétienne, aube adombrée par le mystère des Événements de Palestine, l'amour se dégagea de la chair, il se libéra des liens du sang, il se haussa et atteignit son acception profonde et réelle en pénétrant le cœur de l'humanité, il grandit jusqu'à envelopper l'humanité entière!

Cette notion de l'Amour vers tous, saine et grandiose, apparut donc dans la conscience humaine à l'aube de notre ère. . . . Elle apparut dans les âmes simples et fortes d'alors avec ses puissances jeunes de la pensée et du sentir et fut perçue par ces âmes simples et fortes comme le seul Idéal digne d'être voulu et digne d'être gagné par tous les efforts de l'Être!

Dans ces âmes la transformation alla plus profondément encore, elle engendra un désir impérieux qui venait de cette notion supérieure de l'Amour vers tous et ce désir impérieux se traduisit par le besoin absolu de chasteté. Cet amour supérieur provoqua dans ces hommes le besoin de chasteté comme une nécessité de l'ordre moral.

La chasteté fut une règle austère des Chrétiens des premières *eglesiolæ* en Asie Mineure, elle fut dans le moyen âge une aspiration infiniment délicate de l'âme, un élément puissant d'affinement, d'ennoblissement dans les rela-

tions morales entre l'homme et la femme, elle créa, cette chasteté, le germe de l'amour platonique.

Les très simples chrétiens des grandes communautés, chrétiens qui défrichèrent les forêts d'Europe et cultivèrent les terres, étaient des chastes et leur compassion allait à tous..... Dans l'abbaye, le bénédictin, penseur et artiste, était un chaste. La chasteté fut pour le moine naïf et fervent une condition pour aller en Paradis, et cette chasteté devenait pour l'homme de Volonté, le Templier, la chasteté consciente et libre, une supériorité positive et une puissance de son âme virile qui se consacrait gravement à tous!

Nous retrouvons de même dans certaines légendes et dans certains fabliaux, notamment dans les contes du Graal et de Parsifal, cette notion de chasteté. Là elle s'exprime dans les mots de pureté ou de virginité absolue. Ces mots qui, dans les contes légendaires, résonnent souvent et parfois si étrangement, associés

comme ils le sont à des prouesses galantes et à des faits amoureux qui semblent ne laisser aucun doute sur leur nature positive, ces mots sont, sous les voiles épais de l'allégorie, un appel à un ordre moral, comme à une nécessité de l'amour dans son acception supérieure. Dans cet amour supérieur et chaste, auquel Parsifal seul put atteindre, les héros Artusiens recherchaient les puissances réelles de l'Homme !

La chasteté se révélait ainsi dans l'âme des pensifs et des sensitifs du moyen âge comme une loi supérieure de la conscience humaine future en marche vers son type Humain. . . .

On considère d'une façon générale l'état d'âme du chevalier comme l'état d'âme d'un rêveur poursuivant une chimère . . . Ce sont les sans-patrie « La chevalerie est une convention, disent certains critiques, le chevalier a des sentiments de convention, il obéit à des sentiments de convention, où est sa patrie, où est sa maison, à quoi s'in-

téresse-t-il ? » Considérations étranges, questions plus étranges encore qui nous démontrent à quel point les recherches actuelles dans le vieux poème légendaire, dans l'histoire et dans la psychologie des temps écoulés ont un caractère d'inadaptation et de subjectivité; les critiques en effet, dans l'étude de ces vieux documents légendaires, n'observent que la série des faits guerriers galants et amoureux, négligeant l'incompréhensible, le contradictoire, le " détail curieux " qui se présente dans chacune des pages, détail curieux qui glisse mystérieux et qui est le foyer de la légende.

Nous avons perdu le sens profond de l'Allégorie, le sens de la réelle Imagination, de l'Imagination qui sait jeter le voile de l'Art sur les réalités de l'Esprit pour les mieux préserver, pour les mieux faire vivre de leur vie mystérieuse et précieuse! Combien les temps de fleurissement de toutes les vieilles légendes sont loin, temps où notre âme croyait

aux légendes, savait les lire et les écouter, et puisait en elles de la force, de la gaiété, de l'enthousiasme, de la jeunesse et de la piété !

Charmante et joliment naïve est cette histoire de l'incomparable Perceval. . . , ce vieux fabliau original ! . . . Combien les formes en sont menues, fraîches, familières ! Ainsi par la joliesse de l'action ce fabliau nous cache son secret, qui est un secret profond et admirable !

Wagner l'a évoqué pour faire vivre et palpiter le grand art qui était en lui comme il a évoqué les profondeurs des Nibelungensagas, car aucune création parmi nos œuvres littéraires, quelle qu'en soit la puissance, n'aurait pu donner à son génie les profondeurs positives et les grands espaces de la Légende.

Le héros Perceval de Chrestien de Troyes, tout comme celui de Wagner, est une âme très chaste ; s'il n'en était pas ainsi les faits les plus importants de la légende, faits autour

desquels l'action entière se meut, resteraient obscurs, incompréhensibles et inutiles. . . .

Wagner l'a compris avec son tact d'artiste infiniment sensitif, il a libéré l'essence même, l'essence mystique du héros Parsifal en le dégageant du bizarre accoutrement moyenâgeux qui le vêt, et c'est de même, avec ce tact infiniment sensitif, qu'il a dégagé le Graal de son revêtement allégorique et nous en a montré le profond mystère!

Bien des critiques ont été faites et seront faites sur ce drame musical qui met en scène un rite religieux des plus profonds, **l'Ostension du Graal et son Rayonnement**, et certains auteurs, se faisant les interprètes d'une opinion assez répandue dans le public, ont écrit « qu'il est une chose plus belle encore que Parsifal, c'est n'importe quelle messe basse dans n'importe quelle église ¹ » et que « le culte en Esprit et en vérité ne convient pas

1. Ernst, cité par Hébert dans *Trois moments de la pensée de Wagner*.

au théâtre¹ ». . . . Curieuses remarques en vérité ! . . . Doit-on établir un parallèle intellectuel entre ces deux manifestations mystiques dont l'une, la messe, est un " acte mystérieux de la vie de l'Esprit ", et dont l'autre, l'Ostension du Graal, est " une manifestation du grand art en la vie de l'Esprit mystérieux " ? Peut-on établir un parallèle entre ces deux manifestations mystiques qui ne peuvent que rester étrangères à l'érudition intellectuelle?... De telles observations au sujet des Actes rituels de la messe et des Actes dramatiques du Graal montrent en réalité une valeur fort entachée de subjectivité et ne peuvent être une base sérieuse de critique. Ces observations cependant nous montrent, ce qui est plus grave, à quel point l'action profonde qui pénètre le drame de Parsifal est méconnue dans son essence ; elles nous indiquent quelle force a encore à notre époque le sentiment qu'on appelle religieux et qu'il serait

1. Hébert, *ibid.*, p. 51.

plus exact d'appeler le " préjugé religieux ", ce préjugé religieux qui existe, chose curieuse, aussi bien dans l'esprit du pratiquant que dans l'esprit de celui qui ne l'est plus, préjugé qui n'est autre chose que la routine de la " forme " tenace à laquelle nous renonçons si difficilement, quand bien même nous la croyons morte.

Quant à l'opinion que « le culte en Esprit et en vérité ne convient pas au théâtre », elle exprime un véritable oubli de ce que furent les origines du théâtre, un oubli des bases supérieurement pédagogiques du drame scénique dès son origine. Cette opinion oublie que les anciens Mystères de toutes les époques primitives, aussi bien que ceux de la grande époque grecque d'où sortit la tragédie d'Eschyle, démontrent amplement que le culte en Esprit et en vérité était alors inhérent au grand art et que ce grand art ne craignait pas le proscenium : ainsi ces Mystères nous disent que la grandeur de l'art ne peut s'exprimer qu'en l'Esprit et en la vérité!

Que le théâtre actuel n'ait plus aucune valeur en l'Esprit et en la vérité, on n'en peut contester l'évidence, mais cela n'infirme nullement les origines de ce théâtre et n'invalide en aucune façon la race de l'Esprit, la vieille superbe de la Tragédie grecque avec son souffle puissant où passent le tumulte et la destinée des peuples! Les lacunes de notre théâtre n'impliquent pas la non-existence des Mystères Orphiques et des Mystères Eleusiniens dont l'accès était réservé aux seuls initiés. Mystères qui ont exercé sur la pensée grecque une action des plus puissantes et des plus essentielles, Mystères qui, dans leurs éléments Apolliniens et Dionysiens, enfantèrent la tragédie du théâtre antique ouvert à tous.

Wagner fut hanté par cette vieille grandeur. Son théâtre est un admirable effort, une profonde réalisation!

Charmante et joliment naïve, avons-nous

dit, est cette histoire de l'incomparable Perceval! Combien les formes en sont menues, fraîches et familières! Ainsi, par la joliesse de l'action, ce fabliau nous cache son secret, qui est un secret profond et admirable!

Donc dans le moyen âge l'épopée grandiose de l'âme s'enveloppe épaissement dans un tissu de grâce et de charme et devient par cela même tout à fait méconnaissable, la raison en est que l'occulte, au moyen âge, ne se manifeste plus dans la vie extérieure, il se revêt des formes intellectuelles et se voile ainsi, s'obscurcit dans les Ordres austères du Temple qui en deviennent les seuls gardiens. Néanmoins les chevaliers de ces Ordres, comme le leur commandaient leurs propres lois morales, transmirent à leur siècle les expériences de l'Esprit chrétien, l'histoire des phases intérieures et dramatiques de la conscience humaine qui croît et s'approfondit sans trêve sous l'effort! Et c'est ainsi que, par ces chevaliers, la lé-

gende des siècles où ils vécurent se reliait aux anciennes légendes qui émanaient également de foyers occultes !

L'histoire de Geoffroi de Monmouth, les poèmes légendaires de Robert de Boron, qui écrivit le très étrange conte de Joseph d'Arimathie et de sa relique le Saint-Graal, le fabliau de Perceval le Gallois de Chrestien de Troyes sont des originaux qui contiennent en eux le véritable noyau occulte, mais, en avançant dans le XIII^e siècle, le thème légendaire ou plutôt le sens du noyau occulte de la légende s'altère, il se corrompt de plus en plus et, au XIV^e siècle, les voiles allégoriques qui l'enveloppent ne sont plus qu'un jargon sans valeur, un bavardage amoureux et fade.

Nous voyons donc ainsi que la légende chrétienne du moyen âge, issue de l'Ordre occulte de la Chevalerie du Temple, se relie aux vieilles traditions légendaires et se greffe sur elles. Elle se greffe sur les vieilles légendes celtiques qui jadis émanèrent des foyers occultes du

Druidisme. Chrestien de Troyes ne s'inspire pas de la vieille légende celtique pour la revêtir de sa pensée, de son idéal chrétien, mais l'essence de son fabliau relève de l'occultisme du moyen âge et vient se greffer sur ces vieilles traditions celtiques, racines primitives de l'occulte de l'Occident. Et c'est ainsi que le Cycle d'Artus, le conte du Saint-Graal et le fabliau de Perceval sont trois individualités qui expriment trois phases successives de la croissance de l'âme.

Race lointaine parmi les races que cette race celtique formant les premiers peuples dont l'histoire mentionne la présence à l'extrémité de l'Europe, race d'hommes petits, bruns, opiniâtres et sobres, répandus largement du Nord au Sud. Ces hommes ne formèrent jamais qu'une minorité parmi les Galls, les Germains, grands et blonds, de teint très blanc, avec lesquels ils se fusionnèrent. Cette race celtique conserva, parmi les types restés purs de mélange, son type primitif moral, sa nature pen-

sive et opiniâtre qui la caractérisa toujours très nettement au milieu des autres races. . . , et dans cette nature réside une importance particulière

Les races ont une aristocratie spirituelle, et cette aristocratie est tout entière dans les poèmes grandioses qui forment leur épopée !

Dans ces poèmes chantent superbement les Ames des races ! Ces Ames Inspiraient les races, celles-ci puisaient en elles leur héroïsme !

Cette Inspiration est un fait important, profond et essentiel dans la psychologie de l'histoire des peuples, car notre présent est l'œuvre de nos passés. Nous portons en nous l'Inspiration de ces peuples primitifs, leur vie d'effort, de joie et de luttes, et, quoique devenue inconsciente et obscure dans notre âme, cette vie n'en est pas moins en nous une force, une réalité, une puissance morale.

L'épopée est une page grandiose, vibrante d'une vie forte ! Cette vie forte de l'épopée

parle d'une grande race, de ses forces virtuelles, de ses ascendances de l'Esprit; elle désigne, dans son mouvement dramatique, les éléments spécialement colorés de la civilisation à laquelle cette race doit donner la vie dans le cours des siècles. Ainsi l'épopée grecque, les Nibelungensagas, le très peu connu et mystérieux Kalavala finnois sont des pages raciales qui renferment en elles les forces impulsives et le caractère agissant de leur peuple.

Les Celtes portaient avec eux, extrêmement lointaines, leurs vieilles runes, vieilles traditions druidiques dans lesquelles se conservaient la grandeur spirituelle de leur origine et l'impulsion future de leur Penser. Déjà, dans ces vieilles traditions, se pressentent le grand héros Artus, la fée Morgane, Merlin, le Graal, le nombre 12. On pressent ces énigmatiques figures dans la profonde et extrêmement curieuse légende de Korridwen, la fée blanche pourchassant et désirant Korrik-Gywon, le nain voyant qui surveille le grand

chaudron dans lequel bouillent les 6 herbes de la science humaine!

Cependant, germaine fut dit-on l'origine de l'épopée française parce que la Chanson de Roland, qui est une chanson franque, c'est-à-dire germaine, fut le premier chant héroïque qui retentit aux jeunes époques du moyen âge..... Oui, en vérité ce chant renferme un mouvement simple qui dénote le génie germain, un mouvement simple et fort comme celui qui caractérise les chants des Nibelungen, toutefois dans ce vieux chant de Roland nous retrouvons les bases puissantes des nombres 12 et 13 dans les 12 Pairs de Charlemagne, lui-même le 13^e : ces nombres nous démontrent clairement la génération occulte essentiellement " celto-druidique " de ce vieux chant !

Dans la lutte que soutinrent les races entre elles afin de maintenir leurs droits acquis par conquête franche ou par ruse, la race celte proprement dite se retira lentement devant l'envahisseur et, de bonne heure, se centra, ré-

duite à une poignée d'hommes, dans certaines extrémités du continent, dans l'Armorique, dans le pays de Galles, en Cornouailles et en Irlande. Ni l'invasion romaine, ni les envahissements successifs des races provenant de la Thrace qui, pareilles à d'énormes vagues houleuses, déferlaient sans relâche sur la Gaule romaine puis se dispersaient, ni l'asservissement, ni les exactions des conquérants ne purent entamer la petite masse des Celtes! . . . Ils restèrent eux-mêmes! . . . Renfermés en eux-mêmes, ils conservaient leurs vieilles runes, leurs vieilles légendes pour eux! Se retirant de la mêlée centrale des races luttant contre les races, les Celtes préservèrent ainsi dans leur recueil de vieilles traditions une force vive qui devait être plus tard un élément puissant dans la pensée littéraire et mystique du moyen âge, une forte impulsion originale et profonde dans le développement du génie de la langue française.

Phénomène très remarquable que la solida-

rité et la liberté intérieure que cette poignée d'hommes exprime à travers les siècles, liberté intérieure et solidarité qui dénotent chez ces hommes une force morale peu commune! . . .

Cependant, dans la suite ininterrompue de peuples que vomissait sans relâche le Pont-Euxin, il y eut un peuple d'un caractère très spécial et d'une nature forte et intrépide parmi la force et l'intrépidité des autres peuples.

Peu considérables en nombre, les tribus de ce peuple se dirigèrent vers le Nord et, nomades, vécurent sur les terres scandinaves, s'imprégnant et se saturant des forces vivantes et infiniment subtiles de ces régions. Ces tribus d'hommes, ces hommes rudes et sauvages qui s'élevèrent, se construisirent aux cris puissants de l'Edda et aux chants héroïques de leurs skaldes, ces hommes étaient les Vikings toujours menaçants, ils étaient les rois de mer que rien ne pouvait dompter, les pirates insaisissables qui parcouraient rapides, insidieux, les mers pendant la tempête et qui vinrent en-

serrer, presser et pénétrer la France romane par mer et par fleuves. Implantés sur cette terre de France, ces Scandinaves, qui se nommaient eux-mêmes les Northmen, montrèrent non seulement leurs qualités organisantes, fortes, assurées et dominatrices, mais encore leur goût très délicat et leurs tendances très fortes pour l'art poétique !

C'est ainsi que dans la vieille Armorique où ils pénétrèrent par droit de conquête ces hommes rudes se trouvèrent de suite en affinité d'âme avec la pensée rêveuse et artiste de ce petit peuple celtique. Ils se sentirent pénétrés par le charme très particulier de ses légendes, de ses vieilles traditions et devinrent les ardents propagateurs de la poésie originale et profonde de cette poignée d'hommes. Il en fut de même lorsqu'ils pénétrèrent dans le vieux pays de Galles, en Cornouailles où ils entraient en conquérants : ils retrouvèrent ces mêmes fils d'or de la légende Artusienne !

Les historiens disent que Henri II, duc de

Normandie, qui devint ensuite roi d'Angleterre, grand amateur de poésie et de musique, allait souvent visiter le pays de Galles pour entendre chanter les légendes d'Artus.

Ainsi du contact moral de la nature poétique de ces deux petits peuples, l'un celte, l'autre venant de Scandinavie, naquit le Trouveur, ainsi du contact moral de la nature poétique de ces deux petits peuples résultèrent les poèmes romantiques, les fabliaux pittoresques et amoureux qui contenaient en puissance dans leur " dire " l'élégance sobre et claire de la langue française.

Ramenées et concentrées de nouveau en terre de France, ces vieilles traditions celtiques, essentiellement poétiques, riches et pleines d'originalité, devinrent la base de la littérature. Le génie roman ne saisit pas l'idée pure et occulte, le noyau fécond de ce fond celtique, mais, impressionné par les séries imaginatives de la légende celtique, il prit cette légende comme trame de ses premières productions littéraires.

Donc la langue française littéraire naquit de ce fond celtique dont le noyau ésotérique restait inaperçu, toutefois *les forces vives et la puissance spirituelle qui résidaient en ce noyau occulte pénétrèrent, en vertu de la loi mystérieuse et naturelle des transformations, dans la forme remarquable et translucide du français. . . .*

Le français est du latin prononcé à la française, disent certains érudits, et certes les études sur la phonétique française attestent ce fait, mais l'Inspiration qui donna à cette langue son *dynamisme moral* n'est pas latine, elle doit être cherchée plus profondément, plus intérieurement, dans la force occulte de la légende.

L'organisme affiné de la langue française a atteint aujourd'hui une impeccabilité de forme dans sa cristallisation très parfaite, mais cette langue a perdu au cours de son développement cette fraîcheur souple, cette spontanéité de la sensation qui la faisaient au moyen âge charmante et si foncièrement pittoresque ; dans son affinement, dans son épuration elle n'a pu con-

server son essence naïve et sa préciosité simple qui faisaient du « dire » la sensitivité exquise du fabliau.

Dans les vieilles traditions celtiques se trouvent consignées les valeurs morales de la race gauloise; ces vieilles traditions portent en elles le principe moral sur lequel s'édifia plus tard la culture française, culture dont la langue fut une des premières à exprimer le " principe de la liberté "; ces vieilles traditions celtiques, qui portent en elles de telles valeurs morales, doivent être recherchées là où se trouve l'organisme druidique.

Les matériaux pouvant nous faire reconstruire le vieil édifice druidique se font de plus en plus rares, dit-on. Cette rareté est incontestable dans ce qu'elle a d'extérieur, mais sa cause profonde provient de ce que le fait historique ancien est de plus en plus dénaturé, de plus en plus décoloré par l'idée directrice qui consiste à nier, à ignorer l'importance de ce qui ne peut pas se vérifier avec la

logique intellectuelle, à savoir, pour le cas celtique, que le Druidisme fut historiquement un foyer d'étude, de culture, de science. . . . , foyer silencieux et puissant au milieu de l'Occident barbare, centre de forces morales édictant ses lois, jetant les germes des futures sociétés en préparant la conscience de l'homme chrétien.

Et cependant, en dépit de cette négation, de cette ignorance, nous trouvons, dans les ouvrages d'archéologie traitant des origines de la Gaule, des opinions qui peuvent être ainsi résumées : « Le Druidisme, cette étonnante organisation mystérieuse qui apparaît au 11^e siècle (?) avant notre ère, organisation d'un caractère occulte, qui n'impose aucune croyance spéciale mais dont les chefs, hommes supérieurs, aux conceptions très élevées sur l'immensité de l'univers et l'immortalité de l'âme, gardent l'ordre religieux et moral, et maintiennent l'élément guerrier. » De telles opinions ne sont que le résultat d'inductions purement

scientifiques, elles ne sont que la conséquence de faits historiques. Mais alors, les faits qui déterminent de telles opinions ne sont-ils pas lourds de “ pourquoi ”, lourds de “ comment se fait-il ” ? Et la constatation de tels faits par la science, sans que celle-ci fasse les déductions morales qu'ils comportent, ne montre-t-elle pas l'esprit inconséquent très particulier qui dirige les recherches scientifiques dans les faits qui se sont produits dans l'éloignement des siècles ?

.

Le Cycle d'Artus et des 12 Pairs autour de la Table ronde est le poème bardique de l'ère chrétienne. Il contient en lui le principe druidique du Crom-Lekh, le cercle armoricain formé des 12 grandes pierres levées autour d'une 13^e.

Le Crom-Lekh fut l'expression austère du grand principe druidique. Il symbolisait la loi de l'Espace, du cercle dont la propriété essentielle réside dans l'égale valeur des points qui le forment.

Le Crom-Lekh avec ses 12 centres autour d'un 13^e central, figurait donc l'Univers. Il figurait le grand espace de l'Univers ceinturé par les 12 puissants foyers des forces zodiacales, forces irradiantes qui se propagent dans l'espace et viennent converger dans le point central solaire, le 13^e; le soleil, en vertu de l'essence vivante de son Être, rayonne en retour sa vie vers les 12 puissants foyers zodiacaux.

« Tout est vivant dans l'immensité des mondes, enseignaient les Druides!

« L'âme humaine est une puissance **cosmique** qui peut concevoir l'immensité de l'Univers parce qu'elle est cette immensité! Sa loi est la loi des mondes, foyers de l'Esprit. Comme ces mondes, elle est immortelle.

Cosmiques, les âmes plongent leurs racines dans les profondeurs spirituelles des 12 foyers de forces zodiacales. Elles sont, ainsi que les points mathématiques qui forment

le cercle, d'égale valeur entre elles. Le Crom-Lekh figurait donc l'égalité des âmes et par cela même exprimait l'unité indivise de chacune d'elles.

Ainsi, dès les origines très lointaines, les Druides, par le rythme grandiose de leurs monuments et leurs rites mystérieux et solennels, enfouissaient dans l'âme des peuplades guerroyantes, remueuses et instinctives, au milieu desquelles seuls ils "pensaient", enfouissaient les principes grandioses, les germes de ce qui devait être la base morale de la civilisation occidentale; ils enfouissaient dans cette Ame jeune les germes de ce qui est devenu le problème d'aujourd'hui même, autour duquel tournent les questions les plus brûlantes parce que les plus humaines, problème qui se pose ainsi : l'individualité libre de l'homme, parmi les individualités libres des autres hommes, dans une entière égalité de l'Esprit et une profonde solidarité!

Cet organisme mystérieux des Druides se

replia sur lui-même devant l'autocratie de Rome et se confina dans l'Irlande où avait été autrefois son centre primitif. Là, reconsolidant leurs communautés, nous disent les chercheurs dans ce domaine celtique, les Bardes enveloppèrent d'une harmonie grandiose les régions embrumées de la Grande-Bretagne pendant des siècles encore.

Au IV^e siècle après l'ère chrétienne, saint Patrick, voulant christianiser ces pays où régnaient le barbare et le payen sans doute, se trouva confondu devant la grande sagesse, l'érudition religieuse des hommes formant ces grandes communautés, il resta confondu devant ces Druides qui l'accueillaient comme un de leurs " Pairs " ! A partir de ce moment, fait curieux à noter, ces communautés druidiques, qui conservèrent leur organisation " intérieure ", s'appelèrent désormais " chrétiennes ". Ces communautés gardaient leur liberté individuelle et conservaient leur indépendance vis-à-vis de la papauté; elles con-

servaient cette indépendance car la nature propre de leur structure était essentiellement occulte ; leur science de l'Esprit les reliait légitimement à l'ésotérisme chrétien.

Ici se place un fait qui eut une grande importance dans la suite, le fait que les moines chrétiens, modifiant l'organisme hiérarchisé des Druides, s'arrogeant leurs hautes fonctions, laissèrent intacte, sur la demande de saint Kolomb-Kill, la classe des Filé ou Bardes dans laquelle se concentrèrent dès lors les forces essentielles de l'organisme occulte entier des Druides et de leurs vieilles traditions, formant désormais un Ordre qui se perpétua secret très avant dans les siècles suivants et fut un centre de très fortes impulsions morales.

Les monastères chrétiens issus des communautés druidiques se multiplièrent en Irlande, dans la Cambrie, dans la Grande-Bretagne, ce furent les confréries scientifiques des Cul-dées. Centres d'études, ils rayonnèrent très puissamment sur la France romane et

furent, au VIII^e siècle, l'élément rénovateur des lettres, de la pensée intellectuelle au moyen âge. Alkwin venait d'Oxford.

Ces faits qui eurent leurs racines profondes dans le Druidisme peuvent nous faire concevoir quelle fut la force de la vertu " positive ", de la vertu " actionnante " de ce grand organisme dont les impulsions saines purent se propager si au loin. Donc, dans la conception du Druide, conception hautaine, immense du monde qui est régi par la loi occulte de l'égalité, nous reconnaissons les bases de la légende Artusienne de la Table ronde à laquelle s'ajoutent, au cours des siècles, le principe intérieur du Saint-Graal et le fait supérieur du héros Perceval.

L'élément chevaleresque qui fut un trait essentiel du moyen âge s'exprimait déjà en Gaule dans une coutume de l'ordre social, cet élément émanait des principes du Druidisme... La torque ou cercle d'or qui entourait le cou du Gaulois était le symbole du chevalier bar-

bare, et la chevalerie gauloise et son principe d'égalité s'exprimaient par " les Colliers d'Or assis autour de la Table ronde ".

Chez ces hommes l'instinct de solidarité se traduisait par des amitiés tenaces, amitiés qui ne relevaient plus des liens du sang mais qui étaient de libres, profonds, absolus dévouements d'homme à homme, dévouements que rien ne pouvait détruire et qui se continuaient souvent jusqu'au delà de la mort ; ces dévouements furent un trait essentiel aussi bien de la race gauloise que de la race germane.

Or, ces principes d'égalité, de solidarité germinant dans l'âme des hommes de l'Occident, principes instinctifs, irraisonnés, spontanés chez ces barbares, devinrent, dans l'ère chrétienne, chez certains hommes du moyen âge, une égalité et une solidarité intérieures et conscientes. C'est ce que nous dit l'ésotérisme des légendes du Cycle d'Artus!

.

La légende apparaît, se glisse, coule dans le

monde lorsque les temps occultes sont révolus. C'est ainsi que les chercheurs signalent l'apparition de telle ou telle tradition légendaire " à une époque de ". . . . Cependant les véritables sources de ces traditions restent toujours ignorées de ces chercheurs. Ces véritables sources restent imprécises et vagues car, apparaissant tantôt ici, tantôt là, dans telle race ou dans telle autre, ou dans plusieurs races à la fois, elles lassent les investigateurs, les entraînent bien souvent à nier les sources positives de la légende et les déterminent à attribuer cette légende à la simple verve d'un poète ou à l'exagération imaginative d'un peuple!

La légende de la Table ronde ou le Cycle d'Artus englobant les vieux principes celtiques se développe en trois phases légendaires qui ont chacune leur valeur intrinsèque en ce qu'elles racontent et précisent la croissance d'une des forces de l'âme.

En conséquence nous voyons les trois forces

de l'âme, la force du Penser, la force du Sentir et celle de Volonté ou de Conscience avoir chacune une période de croissance.

Dans le Cycle d'Artus proprement dit, c'est-à-dire Artus et ses 12 Pairs de la Table ronde, cycle qui appartient à la première phase légendaire, l'ésotérisme de la légende nous raconte le développement *du Penser dans l'âme sensitive*.

Pour comprendre cette première phase légendaire, il nous est nécessaire de retourner loin dans le passé, afin de revoir les vieilles traditions des Druides dont nous avons parlé et ce qu'elles enseignaient sur la structure de l'Univers et de l'Âme.

Nous voyons donc, dès les temps préhistoriques, les Druides poser le principe moral sur lequel doit s'édifier l'entière civilisation occidentale, le principe de l'égalité. Leur monument religieux, le Crom-Lekh est l'expression très simple et austère de ce grand principe ! Il symbolise la loi de l'Espace, la loi du cercle

dont la propriété essentielle réside dans
 “ l'égale valeur des points qui le forment ”.

Le Crom-Lekh, avec ses 12 pierres levées
 autour d'une 13^e centrale, figure donc l'Uni-
 vers. Il figure le grand Espace universel cein-
 turé par les 12 foyers puissants des forces
 zodiacales, forces irradiantes qui, se propa-
 geant dans l'espace, viennent converger dans
 le point central solaire, le 13^e. Le soleil, en
 vertu de l'essence vivante de son Être, rayonne
 en retour sa vie vers les 12 puissants foyers
 zodiacaux

Ainsi, dans cet échange de forces réside la
 “ Solidarité ” de l'Univers Le Crom-
 Lekh exprime ce principe !

Les traditions druidiques disent : Tout est
 vivant dans l'immensité des mondes ; l'Esprit
 engendre la matière ; les âmes humaines qui
 sont des puissances cosmiques peuvent con-
 cevoir l'immensité parce qu'elles sont cette
 immensité, elles sont, ainsi que les points
 mathématiques qui forment le cercle de l'es-

pace, d'égale valeur entre elles, elles sont partout des centres dans les cercles universels.

Donc, puissance et centre cosmique, l'Ame, comme une grande et merveilleuse plante spirituelle, glisse ses racines dans les profondeurs du cercle infini où se trouvent, enserrant l'Univers, les 12 foyers zodiacaux Dans ces foyers l'âme s'enracine.

Ces 12 foyers Zodiacaux étaient nommés par les vieilles traditions druidiques les Cabires, les Grandeurs, les Puissances Par ces noms ces traditions désignaient la nature occulte, indiquaient l'Énergie spirituelle de ces foyers formidables.

Or, ainsi enracinée dans ces foyers occultes dont l'énergie monte en elle comme une sève riche et nourrissante, l'âme reçoit les forces de sa vie sensitive, de sa vie Imaginative. Ces formidables centres zodiacaux, foyers occultes intenses, sont donc les puissances raciales de

l'âme, les puissances occultes de sa Pensée humaine

Ces centres zodiacaux sont les plexus cosmiques du grand système sensitif de l'âme!.....

Par eux l'âme a 12 facultés sensitives, l'homme a 12 sources de perceptions, 12 sources d'Imaginations égales en puissance, en profondeur, en Esprit!

De plus ces 12 foyers irradient leurs forces et les font converger dans le centre solaire, le 13^e. Ce centre solaire, cœur de l'Univers, synthétise en lui ces forces de la périphérie zodiacale, il les synthétise, les transforme en vie solaire et les projette en retour dans l'espace infini!

Quant à l'âme, puissance et centre cosmique, elle est également profondément reliée à ce centre solaire, le 13^e, d'où les forces chaudes et synthétiques de la Vie montent en elle!

Or la Table ronde figure au moyen âge le même principe que le Crom-Lekh

La Table Réonde

Qui tornoie comme le Monde . . . ,

ainsi que le dit un trouvère du XII^e siècle dans le roman de Tristan.

La légende de la Table ronde nous désigne donc ésotériquement, par ses 12 Pairs, “ la source cosmique des forces sensibles ”, la sève des Pensées de l'âme humaine ; par Artus elle nous désigne la source¹ solaire de la puissante “ vie sensorielle ” qui flue dans le Penser humain.

Par là chacun des 12 héros de la Table ronde caractérisait par ses aptitudes d'Ame et dans son type d'homme une des forces zodiacales, une faculté sensitive. Cette faculté de sentir ouvrait au Pair un univers de perceptions. Il vivait profondément cet univers, car il devait en devenir le connaisseur. Il devait, par sa volonté, devenir conscient de cet univers et transformer ces forces et cette faculté sensibles d'origine cosmique en puissance pensante, en activité humaine.

Artus, le 13^e des 12, le central, caractérisait dans son type d'homme la synthèse des facultés sensitives. Les forces de ses chevaliers irradiaient vers lui, Artus centrait ces forces, les synthétisait dans son Penser et les renvoyait ainsi transformées à ses chevaliers

La reine Ginevra, d'autre part, humanisait les forces lunaires, il en était de même pour chacune des autres individualités de la cour d'Artus qui toutes caractérisaient et humanisaient des facultés profondes et sensitives de l'âme humaine, âme cosmique dont les puissantes racines plongent dans l'Univers immense ! . . .

Conception grandiose que celle de la légende, conception bien difficile à réaliser dans notre pensée intellectuelle et matérialiste qui "exile" l'homme en le faisant une "espèce humaine", un pygmée isolé dans l'immensité des mondes, étranger et indifférent à leur solidarité splendide ! Et pourtant, cette pensée ainsi mutilée, où ne peut-elle pénétrer

quand elle se recueille, quand elle grandit et qu'elle se glisse dans les lointains!

La cour brillante, énigmatique d'Artus, ses hauts faits incroyables expriment, sous les voiles très épais du symbole occulte, la nature combative des sensations par lesquelles se forgent les forces du Penser, les forces qui engendrent les pensées Imaginatives. Ils disent en même temps, ces hauts faits incroyables, les luttes pénibles de l'homme pour se rendre conscient de son Penser

Quant à Merlin, le barde à la voix magique qui chante les sonorités merveilleusement occultes des éléments sensitifs de la nature, c'est le Héros celtique de la Sensitivité, l'homme créateur de la Pensée humaine! Myrdhin se laisse envelopper dans les voiles merveilleux de l'Esprit des Imaginations, dans les bras de l'exquise Vivyan, « Vivyan, la fée des bois, la jeune fille plus belle que *le cygne blanc de neige* »! Il ne veut vivre que loin des villes, de leur convention, de leur rou-

tine Il vit dans les forêts inextricables de la sensation . . . , au bord de leurs sources sussurantes . . . Il écoute les voix fraîches et graves de la Nature, les voix profondes de l'Espace . . . Il se laisse envelopper par les Images de la Pensée . . . , et s'endort dans ce rêve Vivant !

Avec la deuxième phase légendaire, qui raconte l'histoire très énigmatique du Saint-Graal, nous entrons dans le cœur de notre sujet.

Nous pénétrons, avec cette légende, dans une nouvelle période occulte qui enregistre une modification profonde survenue dans la conscience humaine.

Cette modification profonde consiste en ce que toutes les forces perceptives de l'homme se centrent dans son cœur, concentration qui fait de l'âme sensitive *l'âme compréhensive ou morale!*

Nous atteignons donc, par cette légende du Saint-Graal, la phase où l'âme, devenue maître

de ses sensations, a centré sa vie de pensée dans son cœur humain, le creuset dans lequel se fond douloureusement, péniblement la raison morale , le creuset brûlant dans lequel profondément, entièrement se transforme la sensation, d'où jaillit la vie intérieure, la vie fermée de l'homme Ainsi, par le feu ardent de ce creuset humain l'âme devient compréhensive !

« Le Graal, faix si pesant que l'homme pécheur ne saurait le bouger de place », dit la légende de Chrestien de Troyes.

« Les méchants ne peuvent toucher au Per sans qu'il éclate¹ », dit le vieux recueil celtique, le Myvyrian.

Le Graal est la Coupe humaine qui figure l'homme tout entier dans sa pensée supérieure, dans son essence la plus haute ! Tail-
lée dans le cristal le plus pur cette Coupe mer-

1. Dans le « Per », qui veut dire en gaëlique « bassin », nous retrouvons l'expression celtique du chaudron de Korridwen, dont nous avons parlé, et les origines druidiques de la coupe humaine, le Graal.

veilleuse est enchâssée dans l'Or de la grande Sagesse des mondes. L'Ame, puissance cosmique, est cet " Or ". La science humaine fouille cet Or et l'incruste profondément de sa souffrance, elle sertit en lui les 12 pierres précieuses de la " Pensée cosmique ", pierres précieuses dont la Volonté consciente de l'homme a taillé les facettes

Cette coupe est pleine de sang et ce sang est celui très pur du Sauveur, il est le Sang-réal !

Au dernier repas d'amour, à la cène infiniment triste et grave, le Christ prit cette Coupe dans ses Mains et accomplit le mystère de la Vie en l'Esprit, en disant ces paroles très simples : « Prenez, ceci est mon sang » Plus tard, au Golgotha, Joseph d'Arimathie recueillait dans cette Coupe sainte et merveilleuse le Sang rouge qui entraînait toute la souffrance indicible et sans borne du pâle Crucifié !

Dans les légendes Artusiennes du Saint-

Graal, le sang ruisselle partout, il se montre le centre de l'événement. Le sang, cette sève étrange de la plante humaine qui porte et entraîne dans un éclair la volonté de l'homme, sa colère, son désir mystérieux, ardent et blessant . . . , le sang s'élançe dans le cerveau, puis rapide revient au cœur, et celui-ci bat sonore, régulier, car c'est cette sève rouge, " c'est elle " qui est le porteur de la Vie et qui frappe son rythme puissant !

Le sang, dans sa course rapide vers le cerveau, se sature de volontés impressives et les pensées surgissent, mais, dans le cœur, où il se jette impétueux, il accomplit une alchimie spirituelle plus mystérieuse encore, car c'est là que ses essences occultes se transforment en raison profonde, en la vie fermée de l'homme ! C'est là que sont toutes les impulsions humaines, les courageuses, les fermes, les loyales, les généreuses, mais aussi les égoïstes, les avares, les orgueilleuses, car le sang qui charrie la Volonté de l'homme

marque de son empreinte pure ou impure ces fortes et obscures impulsions !

Le sang porte en lui l'individualité de l'homme, " sa conscience ". Il exprime physiquement son Moi, sa Volonté intérieure, et, comme tel, le sang imprègne toutes les légendes du San-g-réal.

La Lance merveilleuse et blessante, l'arme mystérieuse de Longin, exprime occultement la rapidité du sang qui charrie la Vie, mais qui aussi s'élançe, donnant la mort par la passion humaine dont il est saturé

Dans certaines versions de la légende du Saint-Graal, des gouttes de sang lourdes et chaudes tombent de la Lance sainte sur le chercheur instinctif de la Coupe humaine, ces gouttes de sang l'endorment, le mettent en état de transe, et il peut voir et sentir alors le mystère qu'il doit comprendre ! Dans la légende propre de Joseph d'Armathie, de tous les objets de la passion du Christ ruisselle à flots le sang . . . , et la terre en est

détrempée! . . . Dans d'autres versions, le sang coule par la blessure d'un cadavre inconnu et mystérieux, ce sang se déverse dans des Graals posés autour du corps, il remplit ces coupes, bondit dans des canaux par lesquels il court rapide autour de la terre! . . . Dans d'autres légendes plus lointaines, Peredur, le jeune Perceval, voit une tête dans un bassin plein de sang, ainsi que deux lances desquelles découlent de lourdes gouttes de sang!

Une telle figuration mystérieuse du sang peut nous paraître étrange, nos conceptions actuelles extrêmement restreintes et mécanistes sur le problème de la vie nous ayant habitués à ne voir dans le sang qu'un liquide dont la propriété est de contenir des globules rouges et des globules blancs, les éléments charrieurs de la vie physique; ainsi habitués à ne considérer la vie que très matériellement, comme quelque chose qui nous permet de respirer et qui un jour disparaissant emporte notre souffle

et nous laisse la mort, nous ne pouvons que très difficilement comprendre, ne fut-ce qu'intellectuellement, la nature " réelle et occulte " du sang, l'importance essentielle du sang et ce fait *qu'il exprime l'intégralité morale humaine*, car, malgré que nos conceptions actuelles de la vie ne nous donnent de cette vie qu'un aperçu très étroit, laissant bien des problèmes, qu'elles croient résoudre, inviolés, mystérieux et attirants . . . , malgré cela nous nous efforçons d'endiguer la pléthore de nos puissances sensibles et l'anxiété de notre pensée chercheuse dans le cercle monotone où nous enferme la logique moderne !

. Peut-être bien agissons-nous ainsi parce que cela nous " tranquillise " !

. Quoi qu'il en soit, selon l'Esprit, le sang est la gaine physique, fluide et souple des forces du Moi, il est donc, par cette propriété qui le fait charrier la troupe ardente des désirs égoïstes de ce Moi, le meurtrier de l'organisme humain, meurtrier dans le cerveau

où la pensée se forge et dans lequel il s'élançe, meurtrier dans le cœur où se fond la vie fermée de l'homme et dans lequel il se rue !

Le sang est puissamment occulte, et c'est ce que savait la très vieille sagesse des anciens , notre sagesse d'antan !

Si nous jetons un regard en arrière vers l'histoire du sang à travers les rites religieux, nous sommes frappés de l'importance mystérieuse de ce sang !

Dans les traditions des races primitives, encore aperceptives de l'occulte de la Vie et de son mystère profond, nous voyons les sombres évocations des mânes par les rites des crânes humains, des crânes remplis du sang noir d'un bouc, nous voyons la prophétie dans le sang encore chaud des entrailles, les grandes libations de sang, le serment rendu inviolable par les propres gouttes de sang des jurés, sang qu'ils laissent couler dans la coupe où ils doivent boire, nous voyons les hécatombes sanglantes d'hommes se vouant volontaire-

ment à la mort, les baptêmes de sang dans certains Mystères ! Et, malgré nos conceptions paisibles et scientifiques sur la constitution du sang, nous ne pouvons empêcher un léger frisson de nous parcourir en lisant les descriptions solennelles et mystérieuses où le sang joue un rôle ! Atavisme que ce frisson, dira la science ! Souvenir héréditaire dans l'inconscient, dira judicieusement le philosophe néo-vitaliste ! Oui, certes, mais atavisme de l'Esprit, mais souvenir d'une profonde réalité dans le passé de l'âme ! . . .

D'où viennent le grandiose, le grand art dramatique, le souffle puissant qui pénètrent toutes ces vieilles traditions, ce souffle puissant qui vibre encore, qui résonne faiblement, mais qui cependant nous étonne et peut nous arrêter un instant au milieu de notre culture si expérimentée et d'un rouage si parfait ? Pourquoi ? N'est-ce point parce que l'Esprit vivifiait ces vieilles cultures, inspi-

rait ces races et faisait sentir à ces âmes primitives l'intérieur, la vie chaude et exprimante de l'Être ? Ces vieilles races savaient que dans le sang l'âme grave son humanité, que dans le sang elle écrit sa très longue histoire, ses annales intérieures, elles savaient que le sang porte la " conscience " de l'homme Pour ces vieilles races ainsi le sang était lourd de mystère et de puissance !

Il est curieux d'observer les lois qui règlent et qui ordonnent " le sang " dans l'évolution des races primitives ; cette observation nous fait voir la force et la puissance du sang de ces races s'imprimant dans leurs longues descendance ; le sang chez elles est héréditaire, il a une première importance, et nous voyons plusieurs peuples de ces vieilles époques régis par des lois draconiennes qui punissent de mort l'adultère, la mésalliance.

Dans leur sang ces vieilles races portaient leur puissance physique, leur courage, leur

audace, leur despotisme, mais aussi leur force d'âme et la vertu occulte de l'individualité, de la tribu, du clan, de la nation, des nombreuses familles. La pureté " héréditaire " du sang était donc la loi inexorable des races anciennes orientales ; cette hérédité du sang fut l'objet autour duquel évolua l'histoire dramatique de ces vieilles races d'avant notre ère

. . . . Il n'en fut plus de même pour les races européennes !

L'aube de notre ère vit une nouvelle loi du sang se superposer à l'ancienne, la loi du sang ne devait plus régir l'hérédité de la famille, " la vieille puissance héréditaire devait se retirer devant l'Esprit chrétien qui annonçait la grande loi de l'égalité des Êtres dans l'égalité spirituelle du sang " !

L'Esprit chrétien annonçait donc ainsi la grande loi de l'Espace où tous les points sont égaux, loi de l'Espace qui dès lors, dans l'âme humaine, supplantait la loi du Temps, loi des séries, des successions, loi de la hiérar-

chie ! Le principe de la noblesse héréditaire féodale a donc encore ses racines dans la vieille loi de l'Orient !

A l'aube chrétienne l'évolution humaine se centra définitivement en Europe, là où des races d'un sang jeune et fort se développaient librement. Dans la vie nomade que vivaient ces races, vie batailleuse, pleine de santé, de joie, pleine de l'animation du hasard de la conquête, les germes forts et riches de liberté qui étaient profondément en elles, profondément dans leur caractère racial, étaient prêts alors à être fécondés par la grande Loi nouvelle du sang, loi profondément morale qui devait devenir la loi pour tous les hommes ! Dès lors les races orientales devenaient les vieilles races, leurs traditions, les vieilles traditions Grande, profonde loi du sang qui fut la base de la solidarité chevaleresque et qui donna à cette Vie curieuse son type de haute valeur individuelle et sa parfaite loyauté !

.....
 Or donc l'ésotérisme de la légende du Saint-Graal nous raconte comment l'âme humaine a centré ses forces perceptives dans le cœur, là où se fond douloureusement la raison morale, la vie fermée de l'homme Il nous dit comment l'âme sensitive devint l'âme compréhensive !

Il nous dit que le Saint-Graal est la Coupe humaine qui exprime l'homme dans son essence la plus haute, que cette Coupe est pleine de sang et que ce sang est celui très pur du Sauveur ! C'est le San-g-réal !

Il nous dit encore qu'au dernier repas d'amour, à la cène infiniment triste et grave, le Christ prit cette Coupe dans ses Mains et accomplit le mystère occulte de l'amour en l'Esprit en disant ces paroles très simples : « Prenez, ceci est mon sang » ! . . . Puis, ajoute cet ésotérisme, au Golgotha, Joseph d'Arimathie recueillit dans cette Coupe sainte et noble le sang rouge qui entraînait toute la

souffrance indicible et sans borne du pâle Crucifié, souffrance qui creusait dans l'Effort douloureux de l'humanité le sillon de l'Amour profond et pur !

C'est donc le San-g-réal que les écuyers du Sanctuaire intérieur de Montsalvage portent solennellement à l'autel sous la coupole sacrée, c'est le Sang réel qu'Amfortas le douloureux doit découvrir . . . Ce Sang réel est sombre dans le calice merveilleux, mais, lorsque par l'adoration profonde des Pairs du Temple le rythme de l'Esprit devient intense dans la haute salle silencieuse, ce Sang, dans la nuit physique, devient Lumière, dans la Coupe humaine devenue Vivante !

Abîme de mystère qu'aucune parole ne peut révéler, mais dont les profondeurs résonnent profondément, profondément dans l'âme du croyant en les splendeurs saintes de l'Être, en les puissances virtuelles, infinies de la Conscience humaine !

C'est à l'aperception de ce grand Mystère

que faillit Parsifal une première fois Il n'eut pas conscience du Graal, il ne put le comprendre : seule la souffrance d'Amfortas fit bondir dans son cœur un sang brûlant, un sang âpre qui le meurtrit, l'étreignit, l'angoissa, un sang qui, par son choc douloureux, devait faire fermenter, sous l'étreinte ardente et corrosive de Kundry, les germes de sa conscience très pure, de sa conscience qui, lorsqu'il pénétra dans les forêts de Montsalvage, était encore dans l'obscurité de son âme blanche de Fol !

Avec Parsifal nous nous trouvons dans la troisième période légendaire, période dans laquelle l'âme compréhensive atteint sa *conscience supérieure*, la volonté Humaine dans son acception la plus haute.

Parsifal est donc le héros qui caractérise cette troisième période. Il nous montre son âme compréhensive, son âme douloureuse qui ne comprend pas, mais qui, dans sa souffrance, doit faire surgir, dans sa volonté su-

périeure d'Homme, " son âme consciente ".

Chrestien de Troyes qui, en sa qualité morale de " Trouveur ", était rattaché à un Ordre occulte, dit très clairement avoir reçu de son maître des légendes ésotériques, légendes ésotériques qu'il veut écrire exotériquement dans les formes ordinaires du conte.

Ainsi vêtus, ses fabliaux nous apparaissent dans une étrangeté pittoresque, délicieuse, faite d'Imaginations très extraordinaires, de mysticisme, de naïveté, de dire amoureux, d'aventures galantes Wagner, dans son drame, a redessiné le Parsifal ésotérique, le dégageant de cette tenue romantique et amoureuse du XII^e siècle. Il n'en a pas fait un Templier en l'arrachant des bras de Blanche fleur, ainsi que le dit la littérature contemporaine, mais il a rendu à Parsifal " sa valeur et sa dignité ésotériques ".

Ainsi, tandis que Chrestien de Troyes nous conserve et nous transmet sous la forme d'un fabliau infiniment original, intentionnellement

énigmatique, une expérience profonde que vit l'âme humaine, la conscience de l'homme, Wagner redonne à Parsifal son type réel, le type d'une Humanité supérieure dont il eut, de par son génie, la remarquable Intuition.

Dans la construction simple, très sobre, très châtiée du thème Wagnérien tous les caractères se précisent dans leur valeur intrinsèque, et cette précision donne à chacun de ces caractères sa nature active et profonde, concourant à la parfaite action du drame. Rien n'est fortuit dans ce drame, les âmes fortement individualisées vivent l'une dans l'autre, s'exaltent, se sauvent, se perdent l'une par l'autre C'est une physiologie spirituelle d'un art magnifique, une solidarité organique de laquelle ressort une vie intense ! Toute chose vit, tout palpite dans cette histoire merveilleuse Les sensations exquisés et mystérieuses de Merlin traversent le drame Wagnérien : les fleurs embaument et jasant, les prés sourient, les bêtes des bois sont saintes et

saluent amicalement et pieusement le Fol ! . . .
Les cygnes, dans l'air pur du matin, volent en
cercle au-dessus du lac et consacrent superbe-
ment la vague qui doit rafraîchir le sang
embrasé du roi, apaiser un instant son incu-
rable souffrance !

La Forêt marche , le Temps devient
l'Espace !

Il y a, dans l'action entière de ce drame, une
étrange puissance de vie qui provient d'un
sens infiniment curieux et infiniment réel de la
solidarité étroite et charmante des Êtres et des
Choses . . . , d'un tact étonnamment res-
pectueux de la moralité et du mystère de la
Vie , tact et sens qui témoignent de la
sensibilité profonde, si essentiellement délicate
de Wagner !

Partout dans cette histoire merveilleuse le
son de la vie résonne, partout chante souple,
joyeuse et grave, la vie formidable de l'âme
des mondes ! Et toujours, sans aucune
défaillance, la sonorité dramatique de l'âme

humaine dans l'étrange résonance musicale évoque les grands rythmes de l'Univers ! . . .

« . . . La divine musique, écrivait Wagner, cette révélation par les sons du mystère inexprimable de l'existence ¹ ! »

« . . . Je crois en la sainteté de l'Esprit et en la Vérité de l'Art un et indivisible ! » ² . . .

Tout son drame exprime ce profond Credo !

.

Ainsi, selon l'étymologie persane de Parsifal, d'après Görres " Parseh Fal " " Reiner Törichter ", Wagner appelle l'incomparable héros celtique " der reine Tor ", le Fol pur ! Il l'appelle ainsi parce que ce héros légendaire est le chaste ; purement moral, son cœur est innocent, le héros est le Fol pur Son âme n'est que compréhensive, car elle n'est pas encore capable de ce conscient humain qui

1. R. Wagner, *Musiciens, poètes et philosophes*, traduction Camille Benoît.

2. *Ibid.*

résulte d'une volonté humainement supérieure, et elle ne peut devenir sachante que par la compassion

Kundry, désignant cette étroitesse morale très particulière du héros, l'appelle par son épithète occulte le *sans-nom*, le *sans-père* Elle ajoute cyniquement :

« Dans la solitude, étranger aux armes, elle l'éleva
[à être Fol,
la folle !

. . Folle est donc aussi Herzeleide "souffrance du Cœur", Herzeleide qui souriante éleva son fils dans la "solitude intérieure", Herzeleide la folle qui, afin de préserver son fils du sort du héros Gamuret "le" père, l'éleva dans la vie fermée du cœur, Herzeleide, forces profondes de Parsifal !

Parsifal est donc l'Instinctif, le Fol très pur à qui la pensée simplement humaine, cette pensée qui est la racine de toutes misères mais qui est aussi un élément puissant de la cons-

cience, fait défaut . . . Tout est impulsif, jeune, sain et fort en lui . . . Sa pureté est indomptable . . . Elle perce profondément le sillon, ainsi que le dit Wolfram d'Eschenbach qui l'appelle Parzival . . . “ Elle perce de Val en Val ”, ainsi que l'exprime le nom de Perceval que lui donne Chrestien de Troyes dans le vieux fabliau . . . Il est le héros à qui rien ne résiste, le garçon qui donne le frisson et que tout craint !

« Qui me craint ? », demande naïvement le Fol « Les méchants », lui répond Kundry , les Impurs

Le héros fol ignore donc son nom, Parsifal, qui exprime toute son étroitesse profonde, étroitesse très pure qu'il ne connaît pas, mais que le contact impur de Kundry doit lui révéler.

Il se souvient d'avoir eu plusieurs noms, dit-il, mais il ne se rappelle aucun d'eux Ainsi très vaguement lui apparaît la longue traînée de ses vies passées où il fut tantôt celui-ci, tantôt celui-là Chacune de ses

humanités exprima un nom, un nom dont le Fol n'a plus aucune souvenance Aujourd'hui, le sang qui court rapide dans son être jeune a un haut lignage de pureté, ce sang pur et rapide a effacé les noms anciens et le fait inconnu chez les hommes, parmi lesquels il n'est que le chaste de l'âme, le Fol . . . , un sans-nom!

Gurnemanz qui pressent cette haute pureté dit à Parsifal :

« Pourtant tu sembles toi-même noble comme un
[aiglon et de haut lignage

Et plus loin, il ajoute :

« Il me semble que je t'ai bien reconnu,
« car aucun chemin ne conduit au Graal à travers
[le pays,
« et nul ne pourrait fouler ce sentier
« s'il n'était conduit par le Graal lui-même . . .

Ainsi, le Graal attire le Fol pur, mais il l'attire obscurément. Parsifal se dirige vers les hauts sommets de l'Esprit dans l'exubérance

joyeuse de sa jeunesse forte, mais aussi dans son insouciance de Fol . . . Sa nature pure l'entraîne et le conduit vers sa volonté supérieure . . . Et pourtant . . . , lorsqu'il atteint pour la première fois le Sanctuaire du Graal, devant la Coupe humaine Parsifal reste muet, il ne perçoit pas cette coupe! . . . Il reste le Fol! . . .

Cependant Parsifal est l'élu, ainsi que le mantram mystérieux l'a dit :

« Le Fol pur,
« sachant par la compassion,
« celui que j'ai élu,
« attends-le

Rythme spirituel qui apparut jadis dans le rayonnement du San-g-réal, s'irradiant sur la douleur inextinguible et implorante d'Amfortas et qui tinte dans la haute coupole comme un appel mystérieux, un appel occulte à la volonté du héros Parsifal et une espérance pour la torture du faible qui expie!

Le Fol pur deviendra l'élus si son âme " sachante " par la profonde compassion est assez forte pour traverser les abîmes du Mal et si, en " restant pur ", il peut comprendre ce Mal ; il sera l'élus si son âme est assez puissante pour se vouer tout entière à la rédemption de ce Mal : alors le Fol pur atteindra les pics suprêmes de la conscience de l'Être, il deviendra le Conscient !

Jusqu'ici le Fol ne peut percevoir le Mal que lorsque celui-ci résonne profondément dans son cœur, sa conscience alors s'éveille un instant, et il souffre ! Les paroles de Gurnemanz, lui montrant très tristement les grandes taches de sang sur la blancheur du cygne mourant, saisissent et étreignent son cœur, et sa conscience, balbutiant pour la première fois, lui fait briser son arc.

Le sang, l'élément mystérieux du Graal, apparaît donc ainsi dès le début du drame, et il apparaît maculant la blancheur du cygne mourant. Or, dans les Ordres occultes, la na-

ture essentielle du cygne symbolise la pureté que l'Initié doit posséder intégrale pour franchir le seuil austère de la première initiation.

Le Fol pur est “ Cygne ”, et ce qui le fait tressaillir profondément, ce qui trouble sa vue c'est que, par la blessure du grand oiseau mourant, jaillit le sang rouge sur sa blancheur Le sang, charrier occulte de la “ conscience ”, lui parle, le fait frémir obscurément, il brise son arc, rejetant instinctivement sa vie de Fol

Ce premier événement intérieur doit être rapproché d'un épisode du fabliau, épisode d'un même caractère, très curieusement Imaginé par Chrestien de Troyes : Perceval, en quête d'aventures, aperçoit sur la neige 3 taches de sang qui proviennent de la blessure d'un faucon . . . Ces 3 taches de sang rouge sur la blancheur infiniment pure de la neige évoquent devant ses yeux l'exquis et pur visage de Blanchefleur, et Perceval, très profondément

impressionné, s'absorbe pendant de longues heures dans ces 3 taches rouges sur la blancheur de la neige . . . Il se retourne machinalement quand on vient l'attaquer, renverse et blesse ses assaillants, puis revient se centrer sur les 3 taches qui rougissent la blancheur de la neige . . . Enfin, pour lui faire retrouver sa lucidité, Gauvain se décide à recouvrir de son mouchoir de soie les 3 taches de sang rouge , et Perceval revient à lui¹.

Ces deux événements intérieurs, celui du sang maculant la blancheur du cygne et celui des 3 taches de sang sur la neige évoquant le visage de Blanchefleur, sont identiques dans leur nature profonde. L'individualité de Blanchefleur est en effet une allégorie du cygne, comme l'indique la phrase « ses pieds plus petits que bec de cygne² » ; Blanchefleur est une Entité d'une nature essentiellement liliale, ainsi que le dit son nom Blanchefleur, « plus

1. Cf. M. Vaucaire, *Le vrai roman de Parsifal*, ch. XII.

2. M. Vaucaire, *ibid.*, p. 50.

blanche que fleur nouvelle¹ » ! Ces événements intérieurs indiquent tous deux occultement un premier frisson de la conscience dans la blancheur de l'innocence très pure.

Nous retrouvons cette pureté morale du cygne dans l'acte de la consécration du bain d'Amfortas, car c'est en vertu de leur nature occulte que les cygnes, dans l'air pur du matin, volent en cercle au-dessus du lac et, par leur " Blancheur ", consacrent superbement la vague qui doit rafraîchir le sang impur et embrasé du roi, apaisant un instant son incurable souffrance !

« Le roi saluait ce cygne comme un heureux pré-
[sage
« lorsque là-bas, au-dessus du lac, il tournait en
[cercle . . .
dit un chevalier.

« . . Le cygne fidèle
« volait en cercle au-dessus du lac

1. M. Vaucaire, *Ibid.*, p. 250.

« qu'il consacrait ainsi superbement pour le bain
 [guérisseur . . .
 dit Gurnemanz.

Dans Chrestien de Troyes le sang, charrieur occulte de la conscience de l'homme, coule de la blessure d'un faucon. Le Faucon, oiseau de proie, symbolise occultement la conscience : nous avons la vérification de ceci dans le vieil hiéroglyphe de " l'Oiseau de proie ", le Faucon, le grand Horus égyptien qui, dans les Mystères pharaoniques, symbolisait le Moi supérieur, c'est-à-dire la conscience la plus haute de l'Homme

Or Parsifal marche vers l'initiation du sang. Son propre sang très pur, très paisible de Fol, à la vue de l'angoisse d'Amfortas, va frémir, brûler, bondir dans son cœur, horriblement douloureux sous ce choc . . . Son sang très pur doit jaillir dans son cerveau, " perçant de part en part le sillon " de sa conscience très haute, celle qui ne peut être atteinte que lors-

que l'homme peut se tenir ferme sur ses pieds
baignés, ruisselants dans le sang de son propre
cœur
.

« Maintenant, au pieux Repas laisse-moi te con-
[duire,
« car, si tu es pur,
« tu seras nourri et désaltéré par le Graal

Ainsi dit le vieux et fidèle Gurnemanz au Fol,
et, l'entourant affectueusement de son bras, il
le conduit doucement dans le sentier qui mène
au Sanctuaire Et la terre, la forêt,
toute la vie commencent silencieusement à
glisser autour d'eux

. . A Parsifal étonné Gurnemanz répond :

« Tu vois, mon fils,
« *ici le Temps devient l'Espace!*

Ainsi, très simplement, il lui révèle la grande
loi de l'Espace qui conduit au San-g-réal ! . .
.

Ce mouvement dramatique est un des plus extraordinaires parmi ceux qui témoignent de la profondeur ésotérique à laquelle ait atteint le génie Wagnérien.

Ce profond ésotérisme est tout entier dans ce glissement silencieux des forêts, des vallées, des roches abruptes du grandiose Montsalvaje, et dans l'orchestration formidable qui soutient ce glissement silencieux! . . . Ce sont là deux choses inexprimables, essentiellement étranges en tant que réalisation dans l'art d'un mouvement profond de l'ordre occulte.

Ce mouvement puissant évoque et déroule l'évolution colossale de la race humaine, et, par les résonances formidables qui l'accompagnent, il fait entendre la grandeur, le mugissement de l'effort de cette race, il fait entendre le rythme inexorable, dur, pesant de son essoufflement vers un but obscur. . . , résonances formidables qui, lorsque lentement le granit se fend et que le calme de la grande salle austère vient à dominer, se fon-

dent dans les sonorités claires et puissantes de la voix très ferme des Chevaliers du Graal !

. Ainsi ce mouvement profondément dramatique, intense de puissance, nous fait-il sentir, nous fait-il vivre l'effort, l'essoufflement des hommes se ruant inconscients vers les puissances de l'Esprit !

.

L'Office s'est accompli dans l'angoisse inexprimable d'Amfortas ! . . . Le San-g-réal a rayonné . . . , mais le Fol n'a rien vu, n'a rien demandé . . . , seule une sensation aiguë l'a fait frissonner, profondément . . .

Par la vision de l'angoisse mortelle d'Amfortas et l'appel passionné et cruel du roi du Graal à sa blessure sanglante, le mystère du sang a pénétré le Fol à son insu pour la deuxième fois. Alors, sous ce mouvement profond et aigu de sa haute conscience obscure, lorsque brusquement survient Gurnemanz pour lui demander ce qu'il a compris, il ne sait

qu'étreindre son pauvre cœur douloureux. . .

. . . Gurnemanz déçu, impatienté par ce silence et ce mouvement dont il ne comprend pas " l'indéfinissable ", rejette le Fol rudement hors du Sanctuaire, ironique et bourru, n'entendant pas, enfermé qu'il est dans son idée préconçue, le rythme du mantram mystérieux qui tinte clair, dans les hauteurs, sous la coupole :

« Le Fol pur,
« sachant par la compassion,
« attends-le.

Et Gurnemanz, le poussant hors du Sanctuaire, lui dit :

« Tu n'es donc simplement qu'un Fol !
« Sors par là, pour trouver ton chemin !
« Mais Gurnemanz te conseille
« de laisser ici à l'avenir les cygnes en repos
« et de te chercher, oie que tu es, ton oie! . . .

.

Et le Fol pur, toujours inconscient, fuit le

Montsalvaje, mais il emporte une profonde lésion dans son Être compatissant, lésion obscure . . . , mais qui, dans le cercle noir de Klingsor, sous la bouche chercheuse et brûlée de Kundry, flambera brusquement, lui révélant la corruption du sang de la blessure d'Amfortas . . . , de ce sang qui porte en lui les désirs violents de la chair sous lesquels frissonne et se débat l'âme humaine.

.....

Dans le fabliau de Chrestien de Troyes, Amfortas est le somptueux roi des pêcheurs, triste et mortellement souffrant d'une agonie qui ne peut cesser.

Les allégories qui enveloppent cette tragédie royale, la blessure violette, tuméfiée, les souffrances insurmontables que la conjonction de certains astres exacerbe jusqu'à provoquer la rigidité de la mort, le mystère de la lance qui dégoutte de sang . . . , le lit dont les sangles sont uniquement faites de pierreries, les repas, les vierges, etc. . . , toutes ces

allégories sont extrêmement curieuses à étudier, en ce qu'elles expriment la vie intérieure, la parole spirituelle de l'événement occulte !

Comme il le fit pour Perceval, le héros incomparable du fabliau, Wagner dégagea des voiles de la fable le roi des Pêcheurs. Il fit Amfortas profondément humain, il lui restitua son caractère originel. De cette détresse plaintive d'Amfortas, inexprimablement cruelle, il pénétra tout ce drame de l'âme. Il fit contenir dans cette plainte passionnée et infiniment douloureuse, en qui résonne toute l'angoisse de l'humanité, " le lourd Mystère du Sang humain " !

Amfortas montre ainsi dans l'être humain la nature qui asservit l'homme, la nature inférieure qui lui reste insaisissable, qui sait l'entraîner, le séduire, mais qui, à son insu, le ravage, le brûle, imprégnant de son virus son sang tout entier . . .

Ce sang virulent maintient la plaie d'Amfortas béante, la corrode toujours plus profondé-

ment, la putréfie ; l'air en est infecté, ainsi que le dit le fabliau, rien ne peut chasser l'infection, la puanteur ; en vain jonche-t-on le sol de cardamome, de girofle, de piment, de musc, afin qu'écrasés par les pas ces aromates conjurent l'odeur . . . , en vain brûle-t-on dans les foyers des bois odorants . . . , en vain se répandent dans l'atmosphère les vapeurs de la thériaque et de l'ambre précieux à l'odeur délicate !¹

. Détresse infinie que celle d'Amfortas, car il ne peut s'évader de cette prison souillée et sanglante ! La mort qu'il demande implorant, mourant . . . , cette mort ne peut venir !

Il est donc condamné à vivre parce que roi du Saint-Graal, bien que déchu, il a son haut devoir à remplir Amfortas doit accomplir " l'Acte en l'Esprit ", découvrir le Saint-Graal et prendre la " Coupe humaine qui contient le San-g-réal " dans ses mains qui doivent être

1. Cf. M. Vaucaire, *loc. cit.*, ch. xxii.

les “ Mains du chaste ” ! . . . La chasteté de l'Ame n'est-elle pas la loi des Pairs du Graal? Or, au contact de la Pureté de la Coupe, sous les rayons du Sang réel qui transfuse la Vie, son propre sang bondit au contact de cette Sève pure d'une pureté Vivante, et, de nouveau ardent, son sang redevient fort, dans le trouble des désirs sombres, impérieux de l'égoïsme humain.

. La condamnation revient froide, implacable, atroce!

« Il faut que les flots de mon propre sang pécheur
 « coulent de nouveau en moi,
 « dans une fuite folle,
 « et se versent avec un effarouchement sauvage
 « dans le monde de la rage du péché :
 « de nouveau le flot brise l'obstacle,
 « il coule maintenant à torrent!

. . . . Alors, sur Amfortas qu'on emporte épuisé, agonisant et sans espoir, tinte du haut de la coupole le mantram mystérieux. . .

« Le Fol pur,
 « sachant par la compassion,
 « celui que j'ai élu,
 « attends-le !

. Dans cette scène nous assistons à la tragédie cachée la plus sombre de la faiblesse humaine, la tragédie de l'homme qui, enchaîné par sa nature inférieure, convoite les puissances de l'Esprit Cette scène rend dramatiquement dans toute son implacabilité la loi occulte, loi qui consiste à faire revivre le désir dans le sang de celui qui, avec des mains souillées d'égoïsme, veut s'approcher de la puissance de l'Esprit, de la royauté du Sang-réel, loi qui consiste à faire revivre intensément dans ce sang impur toute l'âpreté de ses passions.

. . . . Amfortas fut un de ceux qui vécurent l'horreur de cette sombre tragédie. . . .

Le fabliau se voile plus épaissement encore dans les deux figures de Klingsor et de Kundry.

Ces deux individualités, qui ont un caractère oriental, expriment les principes les plus dégénérés, les plus corrompus de la science de l'Orient, principes troubles qui, aux époques de la décadence égyptienne, s'étaient complètement développés et contenaient alors tout le virus d'une magie mauvaise et son puissant élément sexuel.

Ce principe oriental dégénéré et corrompu de vieilles, grandes, profondes science et sagesse pré-chrétiennes est l'ennemi toujours en éveil du grand principe de la Liberté intérieure qui est le principe essentiel de l'Esprit chrétien dont la notion est profondément enracinée et vivace dans la conscience de l'homme de l'Occident.

Il est donc, ce principe dégénéré, l'ennemi des bases mêmes de la culture chrétienne. Sa haine s'exprime dans les luttes que doivent soutenir contre lui les éléments moraux de l'égalité, de la liberté, qui vivent latents et forts dans les consciences occidentales, luttes essen-

tielles, profondes et rudes que soutient l'évolution toujours puissante et formidable qui veut marcher en avant.

Cette haine s'individualisa au moyen âge d'une façon toute spéciale dans l'antagonisme de Klingsor qui était alors l'ennemi insidieux, inlassable de l'Ordre du Graal, de l'Ordre qui renfermait l'ésotérisme chrétien, c'est-à-dire la science profonde des Grandes Lois de l'Esprit qui régissent l'évolution de la conscience de l'homme, de cette conscience chercheuse, anxieuse d'une plus réelle, d'une plus profonde connaissance de son Identité!

Quant à Kundry, le fabliau lui donne une tête de sphinx, nez de dogue, oreilles d'ours, dents de sanglier; la mignonne avait des pattes de singe et des griffes de lion¹; puissante en savoir, elle venait de l'Orient. . . . Kundry fut l'associée en même temps que la créature de Klingsor, cet homme à l'âme trouble et perverse qui, dans ce moyen âge,

1. Cf. M. Vaucaire, *loc. cit.*, ch. xiv.

fut duc féodal et possédait les grandes landes désertes des extrémités de la péninsule italienne où était sis le sombre Chastel-Merveille. . . . Son despotisme pervers de plus s'étendait au loin sur toute la Sicile.

Kundry, sa créature, fut certes une âme cynique, mais aussi une âme endolorie et farouche. . . . Sphinx humain, elle traînait profondément dans sa conscience toutes les contradictions les plus perverses, mais aussi les plus angoissantes de l'âme humaine.

Lorsque Gurnemanz raconte aux jeunes écuyers le drame d'Amfortas, il ignore la vraie personnalité de Kundry ; Kundry n'est pour les chevaliers que " la sauvage ", âme douloureuse et farouche qui expie une faute sombre et détestable, faute commise dans une vie antérieure. . . , sans doute, comme le dit Gurnemanz. Quant à l'être Kundry, l'être Gundrygia, il reste inconnu aux chevaliers.

Titurel a trouvé Kundry rigide, presque morte, lorsqu'il consacra le château du Graal

dans la forêt de Montsalvage ; de même Gurnemanz l'a trouvée paralysée et sans vie lorsqu'il accourut auprès d'Amfortas ensanglanté, blessé à mort par la Lance sainte, et, chaque fois qu'un fait dramatique se produit, cet état mystérieux de Kundry se renouvelle. C'est ainsi que de nouveau Kundry gémit paralysée, affalée et mourante, dans les buissons qui entourent la cabane solitaire de Gurnemanz, elle gît là le Vendredi Saint, dans le matin radieux et enchanté où Parsifal rapporte silencieusement la Lance sainte et merveilleuse dans son sanctuaire !

« Oui, quand elle est restée quelquefois pendant
[longtemps loin de nous. . ,

dit Gurnemanz en parlant de Kundry,

« un malheur a bien pu survenir. . .

Et il pressent ainsi obscurément ce qu'il ignorera toujours, à savoir, que leur lamentable

misère est reliée profondément à l'âme énigmatique de Kundry. Il ignore que lorsque Kundry n'est pas chez les chevaliers, tapie dans un coin comme une bête farouche, elle travaille, elle est à la solde de Klingsor, de l'autre côté de la montagne !

Kundry travaille pour le magicien sombre en qui est le désir cynique et dévorant de posséder le San-g-réal, la puissance raciale de toute Vie, Kundry travaille pour le magicien sombre qui, afin d'atteindre cette Source claire et vivante, se mutila ! Car, la loi des Pairs du Graal, n'est-elle pas la Chasteté de l'Ame ? Mais, sa main souillée et avide fut repoussée dédaigneusement par Titurel. . . Alors, Klingsor imposa la bassesse de sa vengeance à Kundry !

L'être profond, occulte, qui animait Kundry, vécut autrefois la vie d'Hérodiad, d'Hérodiad qui, sur le chemin du calvaire, impudente, cynique, rit devant l'Humanité faiblissante et douloureuse du Christ ! C'est

la tare que Kundry porte en elle comme un être mort et corrompu, tare atroce qui la contraint à contaminer tout ce qui est pur. . . . Elle rit. . . . , elle rit. . . . , et, quand ce rire approche, elle se sent toute frémir d'un frémissement horrible. . . .

« Le Temps est là,

dit-elle, il surgit de l'ombre, insidieux, inexorable, impératif . . . , cet appel du cynisme d'autrefois, tourbe d'une autre vie, d'une existence lointaine. . . . , cet appel d'un passé noir qui la soumet à Klingsor, à qui elle prostitue son âme. Car Klingsor connaît bien le rire cynique d'Hérodiade. . . . , il connaît aussi Gundryggia. . . . , et il sait faire revivre les choses les plus obscures de cette âme angoissée, énigmatique. . . .

« Il est beau, le garçon !

dit-il, ricanneur, en regardant le Fol pur dont il

a juré de souiller la blancheur, le Fol qui lutte là-bas sur les tours de Chastel-Merveille avec les chevaliers lascifs et lâches. . . . , et Kundry, vulgaire, rit. . . , rit. . . , et court à l'ouvrage !

Ainsi sont fermement dessinées les individualités Wagnériennes qui vivent chacune de leur vie profonde, particulière, et travaillent inconscientes, hostiles, à l'accomplissement de la destinée supérieure et douloureuse de Parsifal. . . . Tout se centre ainsi lentement autour du héros, du Fol pur qui s'est enfui de Montsalvage, emportant dans son Être compatissant et fort une profonde lésion. . . . , cette lésion obscure qui si profondément l'a fait tressaillir dans le haut Sanctuaire, devant ces hommes dont il n'a pas compris l'Acte. . . . Mais, elle est là, cette lésion obscure, et, dans le cercle noir de Klingsor, sous la bouche avide et brûlée de Kundry, elle flambe brusquement, révélant au Fol pur toute la souillure

du sang de la plaie corrompue !

Le mystère de ce sang se révèle à lui, le mystère de ce sang qui charrie les désirs violents de l'égoïsme, les désirs de la chair sous lesquels frissonne et se débat l'âme humaine.....

Ce mystère se révèle. . . Et son pauvre être de Fol pur arde, brûle, frémit tout entier.....

« . . la brûlure est ici, ici au cœur,
« le désir ardent, le terrible désir ardent
« qui me prend tous les sens et les contraint !
« Oh ! . . . Torture de l'amour !
« Comme tout frissonne, tremble, tressaille
« en coupables désirs.

. . . . La Vie égoïste lui apparaît sans masque, avec ses plaies béantes et corrompues ; il la voit angoissée, haletante, dans une obscurité peuplée de ses fantômes blêmes aux lèvres arides et rouges. . . . Il voit l'anxiété fiévreuse de cette vie de désirs, son impuissance à atteindre les hauteurs de la Pensée saine, il la voit assoiffée et sans force devant la

puissance claire de l'Esprit. Impuis-
sante est cette vie de désirs . . . , impuis-
sante ! Et le Fol s'épouvante, il frémit
dans tout son être. Alors lui, le chaste
de l'Âme, frissonnant au souvenir de l'étreinte
qui voulait être souillante, rongé par la plaie
sanglante qu'elle lui révèle, brûlé sous le
souffle désespéré, aride, haletant de Kundry qui
lui crie les tortures de sa vie de damnée et son
besoin inextinguible de rédemption... " voit " !...
Sa conscience s'éclaire, " sa pureté frisson-
nante perce le sillon " ! Perceval devient
conscient, il voit, dans une grande Lumière, le
drame lourd que vit l'âme de l'homme ; il voit
l'âme humaine " s'enchanter " dans sa gangue
de chair, se laisser fasciner par les sens,
joyeuse, ardente, il la voit s'enrouler dans le
Voile chatoyant de toutes les illusions !
. . . . Mais lentement le tissu charmant devient
de fer, les fibres se resserrent, étreignent l'âme
jusqu'à la douleur , elle étouffe, elle
agonise ! Alors, pour retrouver son

grand souffle originel, elle fait l'effort suprême et déchire la trame insaisissable, brûlante de ce tissu merveilleux qui s'enroule souple et solide autour d'elle comme un grand serpent. . . , elle le déchire pour vivre et pour respirer. . . , elle l'arrache lambeau par lambeau, mais, dans cet arrachement qui semble prendre toute sa vie, chaque fibre ardente se grave profonde, indélébile, dans le sang qui coule. . . , et chacune de ces empreintes brûlantes dans ce Sang rouge est une parole de la science Humaine. Parsifal, dans son exaltation, voit l'homme chercher à tâtons l'énigme de la Vie, il le voit ivre de souffrance marcher en trébuchant vers sa Conscience supérieure.

Parsifal sent, dans le feu et le sang de ses affres indicibles, que l'homme doit devenir, par le travail douloureux de son âme et par l'effort de toutes les fibres de son être sensitif et pensant, un élément grandiose de pureté sachante par la compassion profonde !

Ainsi il pourra atteindre la haute noblesse de son Humanité!

Alors, s'emparant avec fermeté et adoration de la Lance très sainte que lui lança en vain Klingsor, le Fol pur, devenu " le Conscient ", se met en chemin vers la douleur du monde.

« Sauve-moi, rachète-moi
« des mains souillées. . .

.

Tout s'est calmé, tout s'est tu! L'Action frémissante du drame de l'âme humaine a pénétré désormais tout entière dans l'être de Parsifal, il est devenu le support, le responsable de cette action, il la porte en lui gravement, comme une très haute conscience. Et tout s'est apaisé profondément dans cette réalisation d'une grande Loi de l'Esprit qui devient humaine dans la conscience d'un Homme. . . .

.

Et, lorsque après bien années de lutttes et d'angoisses, Parsifal retourne à Montsalvage,

tout est frais, ensoleillé, joyeux, dans la clairière charmante où vit le très vieux Chevalier Gurnemanz . . . Parsifal approche de la petite cabane entourée de buissons de fleurs à travers lesquels court sussurante la petite source très pure et sainte qui le consacrerait roi du Graal.... Elle est pure et sainte cette petite source, claire et joyeuse comme toute la nature qui respire dans le rayonnement infiniment doux et fort du San-g-réal. . . . En ce jour du Vendredi Saint, jour de Magie très blanche, d'une blancheur ineffable. . . . , en ce jour, dans cette clairière ensoleillée, Parsifal avance. . . , chevalier silencieux, soutenant sa très haute Lance, non profanée, intacte et sainte.

De cette Lance il ne se sépara jamais, elle fut toujours étroitement unie à son flanc, Sang royal dans son sang chaste. . . Il soutint haut la Lance qui ne fut jamais souillée, qu'il garda sainte et pure malgré les " armes " agressives et insidieuses du vice, malgré les luttes angoissantes du doute, malgré l'obscurité dans la-

quelle sa conscience supérieure encore jeune se débattait, se posant, anxieuse, ardente, troublée, douloureuse, toujours la même question : Pourquoi la souffrance des hommes? . . Pourquoi la passion égoïste des hommes? Comment les désaltérer?... Comment les apaiser? Comment les aimer? Et sa conscience s'éclairait de plus en plus. . . . , toutes les profondeurs s'en éclairaient. . . Parsifal voyait loin dans les passés . . . , il voyait profondément dans l'avenir. . . . Il vit le sang qui courait rapide, rouge, brûlant, et il vit le Cœur de l'humanité battre puissamment et courageusement Alors il revint à Montsalvage, soutenant la haute Lance intacte, très sainte, car elle pouvait désormais, cette Lance sanglante et merveilleuse, dans ses Mains très chastes, devenues fermes et puissantes, purifier de toute la souillure humaine le flanc d'Amfortas !

C'est là ce que nous dit l'ésotérisme de la légende de Perceval !

Wagner, suivant très étroitement le texte de cette vieille légende celtique, de ce vieux fabliau moyenâgeux qu'il traduisit ésotériquement, a fait l'histoire la plus intérieure, la plus profondément dramatique à laquelle l'Art ait jamais atteint. . . En humanisant cette légende, en lui redonnant son sens austère et occulte, il a ranimé la virtualité du noyau légendaire et a rendu ainsi à nos siècles de négation la vieille épopée celtique qui nous raconte l'évolution de l'âme s'affirmant dans la Conscience supérieure de l'humanité en l'Esprit. . . la vieille épopée celtique et chrétienne de " Perceval le Gallois ". . . , le grand héros du Cycle d'Artus. . . , Parsifal !

Le génie de Wagner, toujours à la poursuite de la Vie, chercha toujours une compréhension plus parfaite de l'Art. . . , de cet Art dont il voulait saisir l'âme dans sa réalisation la plus profondément humaine afin de le faire

comprendre et sentir à tous, afin de le faire vivre par tous. . . . Son génie intérieur le désignait donc impérativement pour faire revivre et palpiter la vieille et si entièrement profonde légende celtique.

Par Wagner, cette grande légende jette aujourd'hui sur notre théâtre, devenu intellectuel et charmant, une puissante Lueur de sa grandeur et de sa profondeur primitives; par le génie de Wagner, cette vieille légende moyenâgeuse, intensément occulte, qui porte en elle le mystère des mondes sidéraux, le mystère de notre Être, revit, évoquant l'Ame grandiose et créatrice du Mystère ancien! . . .

« Je crois en la Vérité de l'Art un et indivisible, je crois en la Sainteté de l'Esprit! . . . »

PARSIFAL

PERSONNAGES

AMFORTAS.

TITUREL.

GURNEMANZ.

PARSIFAL.

KLINGSOR.

KUNDRY.

CHEVALIERS ET ÉCUYERS DU GRAAL.

FILLES MAGIQUES DE KLINGSOR.

L'action se passe à « Montsalvat », sur le domaine et dans le château fort des Chevaliers Gardiens du Graal; le site a le caractère des montagnes du Nord de l'Espagne gothique. Le château magique de Klingsor est supposé situé sur le versant méridional de ces mêmes montagnes, du côté de l'Espagne arabe. — Le costume des Chevaliers du Graal et des écuyers est semblable à celui des Templiers : tunique et manteau blancs; mais, au lieu de la croix rouge, c'est une colombe planant qui est brodée sur la tunique et le manteau.

ACTE PREMIER

Forêt ombreuse et sévère, mais pas sombre.

Sol rocheux. Une clairière au milieu. A gauche on voit le chemin qui monte au Château du Graal. Au milieu de l'arrière-scène le sol s'incline vers un lac qui s'étend dans la profondeur de la forêt. Jour naissant. Gurnemanz (vieillard vigoureux) et deux écuyers (adolescents à la fleur de l'âge) dorment couchés sous un arbre. Du côté gauche, comme venant du Château du Graal, retentit l'appel solennel des trompettes pour l'éveil du matin.

GURNEMANZ, *s'éveillant et secouant les écuyers.*

Hé! Ho! Vous gardiens de la forêt,
gardiens du sommeil,
le matin au moins, veillez donc!

(Les deux écuyers se lèvent d'un bond et s'agenouillent aussitôt, honteux.)

Entendez-vous l'appel? Alors remerciez Dieu
qu'il vous soit donné de l'entendre!

(Il s'agenouille comme eux; ils font en commun et silencieusement leur prière du matin; aussitôt que les trompettes se taisent, ils se relèvent.)

Maintenant levez-vous, garçons; veillez au bain; c'est le moment d'attendre le roi là-bas : car je vois déjà les hérauts s'approcher de nous devant le lit de douleur qui le porte.

(Deux chevaliers entrent en scène, venant du château.)

Salut à vous! Comment se trouve Amfortas aujourd'hui?

C'est de bien bonne heure qu'il désire le bain : je pense cependant que sa douleur s'est calmée sous l'influence de l'herbe curative que Gawain a conquise pour lui avec tant de ruse et d'audace?

LE PREMIER CHEVALIER

Comment peux-tu penser cela, toi qui pourtant sais tout?

Les douleurs sont bientôt revenues,
plus consumantes encore :

et après une nuit sans sommeil par suite de l'acuité
[de ses souffrances,
il nous ordonna son bain, impérieusement.

GURNEMANZ, *baissant tristement la tête.*

Insensés que nous sommes d'espérer l'amélioration
quand la guérison est le seul remède !
Cherchez toutes les herbes et toutes les boissons,
faites-leur la chasse à travers l'Univers entier :
une Seule Chose l'aidera :
seul l'Un.

PREMIER CHEVALIER

Alors, nomme-nous cet Un !

GURNEMANZ, *éludant.*

Veillez au bain !

LE PREMIER ÉCUYER, *se retournant avec le deuxième
écuyer vers le fond et regardant à droite.*

Voyez là-bas la Cavalière sauvage !

DEUXIÈME ÉCUYER

Hein!

Comme la crinière de la jument diabolique vole!

PREMIER CHEVALIER

Oui ! Kundry là-bas.

DEUXIÈME CHEVALIER

Elle apporte sans doute une nouvelle importante?

PREMIER ÉCUYER

La jument chancelle.

DEUXIÈME ÉCUYER

Vola-t-elle à travers l'air ?

PREMIER ÉCUYER

Maintenant elle se traîne à terre.

DEUXIÈME ÉCUYER

Avec sa crinière elle balaie la mousse.

PREMIER CHEVALIER

Maintenant la Sauvage s'est élancée à terre.

(Kundry se précipite sur la scène, presque chancelante. Vêtements sauvages, haut trousés; ceinture de peaux de serpents, traînant par terre; cheveux noirs, flottant en tresses défaites; visage haut en couleur, d'un brun rouge; yeux noirs perçants, apparaissant quelquefois soudainement sauvages, le plus souvent ayant la fixité de la mort et impassibles. Elle s'empresse vers Gurnemanz et l'oblige à prendre un petit flacon de cristal.)

KUNDRY

Toi prends ceci !... Baume !

GURNEMANZ

D'où as-tu apporté cela ?

KUNDRY

De plus loin que tu ne peux penser :
si ce baume ne soulage pas,

alors l'Arabie ne recèle
plus rien pour sa guérison.
N'en demande pas plus long !... Je suis fatiguée.

(Elle se jette à terre.)

(Un cortège d'écuyers et de chevaliers, portant et accompagnant la litière sur laquelle Amfortas est étendu, arrive par la gauche sur la scène. Gurnemanz se détournant de Kundry s'est dirigé aussitôt vers ceux qui arrivent.)

GURNEMANZ, pendant que le cortège arrive sur la scène.

Il s'approche, ils l'apportent....
Hélas ! Comment puis-je supporter dans mon cœur
De voir le maître de la race la plus victorieuse
esclave de ses souffrances,
dans la fleur altière de sa virilité.

(Aux écuyers.)

Doucement ! Ecoutez, le roi gémit.

(Ceux-ci s'arrêtent et déposent la litière.)

AMFORTAS, qui s'est un peu soulevé.

Ainsi c'est bien !... Merci !... Un peu de repos...

Après une nuit de sauvages douleurs,
voici maintenant la magnificence matinale de la
[forêt ;

que la vague me rafraîchisse
dans le lac saint :
la douleur s'étonne,
la nuit de la souffrance devient claire...
Gawan !

PREMIER CHEVALIER

Seigneur, Gawan n'est pas resté.
Comme le pouvoir de son herbe,
qu'il avait conquise si difficilement,
avait déçu ton espoir,
il s'est élancé vers une nouvelle recherche.

AMFORTAS

Sans permission?... Il pourrait bien expier
de ne pas avoir respecté les règles du Graal !
L'audacieux obstiné ! O malheur à lui
s'il tombe dans les pièges de Klingsor !
Que personne ne trouble plus ainsi ma paix :
j'attends celui qui m'est destiné,
" sachant par la compassion "...,
n'était-ce pas ainsi ?

GURNEMANZ

Tu nous l'as dit ainsi du moins.

AMFORTAS

« le Fol pur »...
il me semble le reconnaître :
oserais-je le nommer la mort !

GURNEMANZ

Auparavant, essaie ceci encore !
(*Il lui donne le petit flacon.*)

AMFORTAS, *le considérant.*

D'où vient ce flacon mystérieux ?

GURNEMANZ

Il a été pour toi apporté de l'Arabie.

AMFORTAS

Et qui l'a conquis ?

GURNEMANZ

C'est celle qui est là, par terre, la femme sauvage...
Debout, Kundry ! Viens !

(Elle refuse.)

AMFORTAS

Toi, Kundry ?

Faut-il que je te remercie encore une fois,
toi fille farouche, sans repos ?...

Eh bien !

Je vais essayer encore le baume ;
je ferai cela en remerciement de ta fidélité !

KUNDRY, couchée par terre, s'agitant.

Pas de remerciement !... Ha ha ! A quoi cela sert-il ?
Pas de remerciement ! Loin, loin ! Au bain !

(Amfortas donne le signal du départ ; le cortège s'éloigne vers les profondeurs de l'arrière-scène. Gurnemanz, le regardant s'éloigner mélancoliquement, et Kundry, toujours étendue sur le sol, sont restés. Les écuyers vont et viennent.)

TROISIÈME ÉCUYER, *adolescent.*

Hé ! Toi là !

Pourquoi es-tu couchée là comme une bête sau-
[vage ?

KUNDRY

Les bêtes ne sont-elles pas saintes ici ?

TROISIÈME ÉCUYER

Oui ! Mais toi, si tu es sainte,
nous ne le savons pas encore.

QUATRIÈME ÉCUYER, *également un adolescent.*

J'imagine qu'avec ses sucs de sorcière
elle va complètement achever le maître.

GURNEMANZ

Hum !... Vous a-t-elle jamais fait du tort ?...
Alors que personne ne sait
comment envoyer une nouvelle
aux frères qui combattent dans les pays les plus
lointains,

alors que personne ne sait où envoyer cette nou-
[velle,

qui, avant même que vous ayez réfléchi,
se chargeant du message avec fidélité,
s'élance, rapide comme l'orage, vole là-bas, réus-
[sit et revient?...

Vous ne la nourrissez pas, elle ne s'approche
[jamais de vous,

elle n'a rien de commun avec vous,
mais, quand il s'agit d'aide dans le danger,
le zèle l'amène, pour ainsi dire, par les airs,
elle qui pourtant n'a jamais quémandé de remer-
[ciements.

Je présume que si cela est un tort,
c'est un tort qui ne vous a jamais nui ?

TROISIÈME ÉCUYER

Cependant elle nous hait...

Vois donc comme elle nous lance là un regard
[perfide !

QUATRIÈME ÉCUYER

C'est une payenne, une sorcière.

GURNEMANZ

Oui, il se peut qu'elle soit une maudite :

en tout cas, c'est ici qu'elle vit aujourd'hui...,
 peut-être de nouveau vit-elle ici
 pour expier le péché d'une vie antérieure,
 péché qui là ne lui fut pas pardonné.
 Si elle fait maintenant pénitence par des actes
 qui servent au salut de notre ordre de chevalerie,
 elle fait bien, et très certainement
 elle nous sert en s'aidant aussi elle-même.

TROISIÈME ÉCUYER

Alors, ne serait-ce pas aussi son péché
 qui nous a apporté tant de détresse ?

GURNEMANZ

Oui, quand elle est restée quelquefois pendant
 [longtemps loin de nous,
 un malheur a bien pu survenir.
 Je la connais depuis longtemps,
 mais Titurel la connaît depuis plus longtemps en-
 [core :
 c'est lui qui la trouva endormie ici, dans les buis-
 [sons de la forêt,
 rigide, sans vie, comme morte,
 lorsqu'il consacra le Château.

C'est ainsi que je l'ai trouvée moi-même de nouveau, il n'y a pas longtemps, lorsque le malheur venait de nous arriver, le malheur que jeta si honteusement sur nous le mauvais de l'autre côté de la montagne.

(S'adressant à Kundry.)

Hé! toi!... Ecoute-moi et dis :
où errais-tu aux alentours, au moment
où notre maître perdit la lance?...

(Kundry reste silencieuse.)

Pourquoi ne nous as-tu pas aidés à ce moment-là ?

KUNDRY

Je n'aide jamais.

QUATRIÈME ÉCUYER

Elle le dit elle-même.

TROISIÈME ÉCUYER

Alors, si elle est si fidèle et audacieuse dans la
[défense,
envoie-la chercher la Lance perdue!

GURNEMANZ, *sombre.*

Cela c'est une Chose tout autre,
Chose à tous défendue.

(Avec une grande émotion.)

O Lance sainte,
blessante et merveilleuse !
Je t'ai vue brandie
par la main la plus souillée!...

(Se perdant dans ses souvenirs.)

O Amfortas, le trop audacieux, armé de cette
[Lance,
qui pourrait t'empêcher de combattre le magi-
[cien?.....

Notre héros nous fut enlevé près du château,
charmé par une femme d'une beauté terrible,
il demeurait enivré dans ses bras...,
alors la Lance lui glissa des mains...,
un cri de mort retentit!... Je m'élançai :
Klingsor, en riant, disparaissait,
il avait volé la sainte Lance.

En combattant j'accompagnai alors la fuite du roi,
mais une blessure le brûlait au côté :
c'était la blessure qui ne veut jamais se fermer.

TROISIÈME ÉCUYER

Ainsi, tu connaissais Klingsor?

GURNEMANZ, *s'adressant aux premier et deuxième écuyers qui reviennent du lac.*

Comment va le roi?

DEUXIÈME ÉCUYER

Le bain l'a rafraîchi.

PREMIER ÉCUYER

La douleur a cédé au baume.

GURNEMANZ, *après un silence.*

C'était la blessure qui ne veut jamais se fermer !...

TROISIÈME ÉCUYER

Cependant, petit père, dis-nous et renseigne-nous : tu connaissais Klingsor..., comment cela se fait-il?

(Le troisième et le quatrième écuyers se sont, à cette dernière réplique, déjà assis aux pieds de Gurnemanz; les deux autres se joignent à eux.)

GURNEMANZ

Titurel, le pieux héros,
le connaissait bien.

Lorsque la puissance et la ruse des ennemis sau-
[vages
menaçaient l'empire de la foi pure,
les Messagers bienheureux du Sauveur
s'inclinèrent dans la Nuit sainte et grave devant
[Titurel, notre roi :
ils lui donnèrent en garde
le Calice sacré où but le Sauveur au dernier repas
[d'amour,
la Coupe sainte et noble dans laquelle coula
le Sang divin sur la croix,
et la Lance qui fit couler ce Sang,
objets témoins du plus profond mystère, objets
[les plus hautement miraculeux....
C'est pour ces reliques saintes et guérissantes que
[Titurel bâtit le Sanctuaire.
Vous qui êtes consacrés au service de ce Sanc-
[tuaire,

vous savez qu'aucun pécheur ne trouve les sentiers
[qui y conduisent,

et que seul le Pur

peut s'unir par la Grâce

aux frères que les forces saintes et miraculeuses
[du Graal

fortifient pour accomplir les œuvres les plus hautes
[de salut :

c'est à cause de cette Pureté que ce Sanctuaire
[resta défendu à celui au sujet duquel vous me

[questionnez,
à Klingsor, quel qu'ait été le poids de l'effort sous
[lequel il peina.

Il s'établit de l'autre côté, dans la vallée
au-dessus de laquelle s'étend une contrée payenne

[luxuriante, riche en bruyères :

j'ignore quelle fut sa vie de péchés là-bas,

mais je sais qu'il voulait alors faire pénitence et
[même devenir un saint.

Impuissant à tuer en lui le péché,

il se mutila et dirigea

sa main coupable alors vers le Graal,

mais cette main fut repoussée avec dédain par Ti-
[tuel ;

alors, à Klingsor la rage montra

comment, par son sacrifice ignominieux,

il pouvait s'adonner à la plus honteuse magie ;

TROISIÈME ÉCUYER

Ha ! pour celui qui l'apporterait ce serait la gloire
[et le bonheur !

GURNEMANZ, *après un silence.*

Amfortas, devant le sanctuaire orphelin,
recueilli en une prière fervente,
demandait ardemment un signe de salut
lorsqu'une lueur bienheureuse flua du Graal ;
une vision sainte de rêve
lui parla alors distinctement
par des mots dont il put voir clairement les signes :
« le Fol pur,
sachant par la compassion,
celui que j'ai élu,
attends-le. »

*(Les quatre écuyers, dans une grande émotion,
répètent ces paroles.)*

*(On entend, venant du lac, les cris et les
appels des :)*

CHEVALIERS ET ÉCUYERS

Malheur !... Malheur !... Hoho !
Debout !... Qui est le coupable ?

(Gurnemanz et les quatre écuyers se lèvent violemment et se retournent effrayés. Un cygne sauvage venant du lac vole en battant des ailes, d'un vol faible ; il est blessé, il se soutient avec peine et tombe enfin à terre, mourant. Pendant ce temps :)

GURNEMANZ

Qu'y a-t-il ?

PREMIER ÉCUYER

Là !

DEUXIÈME ÉCUYER

Ici ! Un cygne.

TROISIÈME ÉCUYER

Un cygne sauvage !

QUATRIÈME ÉCUYER

Il est blessé.

D'AUTRES ÉCUYERS, se précipitant, venant du lac.

Ha ! Malheur ! Malheur !

GURNEMANZ

Qui a tiré sur le cygne?

LE DEUXIÈME CHEVALIER, *avançant.*

Le roi saluait ce cygne comme un heureux pré-
[sage
lorsque là-bas, au-dessus du lac, il tournait en
[cercle :
alors vola une flèche....

DE NOUVEAUX ÉCUYERS, *amenant Parsifal.*

C'était lui! C'est lui qui a tiré! Voici l'arc!...
Voici la flèche, semblable aux siennes.

GURNEMANZ, *s'adressant à Parsifal.*

Est-ce toi qui as tué ce cygne?

PARSIFAL

Certainement! Au vol j'atteins ce qui vole.

GURNEMANZ

C'est toi qui as fait cela? Et tu n'es pas troublé
[dè l'avoir fait?

LES ÉCUYERS

Punis le coupable!

GURNEMANZ

Acte inouï!

As-tu pu commettre un tel meurtre, ici, dans la
[forêt sainte
dont la paix tranquille t'entourait?

Les bêtes du bois ne s'approchaient-elles pas fami-
[lièrement de toi,
Ne te saluaient-elles pas amicalement et pieuse-
[ment?

Sur leurs branches les petits oiseaux ne chantaient-
[ils pas pour toi?

Que t'avait fait le cygne fidèle?

Il montait dans l'air pour chercher sa femelle,
pour voler en cercle avec elle au-dessus du lac,
qu'il consacrait ainsi superbement pour le bain
[guérisseur :

tu n'as pas été frappé de cela, tu n'as été séduit

que par l'idée de tirer, comme un enfant sauvage,
[avec ton arc?

Ce cygne nous était cher : qu'est-il maintenant
[pour toi?

Ici... regarde!... C'est ici que tu l'as atteint :

là le sang se fige encore, les ailes pendent sans
[force;

le plumage neigeux est maculé de taches som-
[bres...,

l'œil est éteint, ne vois-tu pas le regard?

Cela ne te rend-il pas conscient de ton action cou-
[pable?...

*(Parsifal a écouté avec une émotion croissante ;
alors il brise son arc et jette les flèches loin
de lui.)*

Dis, garçon ! Reconnais-tu ta grande faute ?

(Parsifal met sa main sur ses yeux.)

Comment as-tu pu la commettre ?

PARSIFAL

Je ne la connaissais pas.

GURNEMANZ

D'où viens-tu ?

PARSIFAL

PARSIFAL

Cela je ne le sais pas.

GURNEMANZ

Qui est ton père?

PARSIFAL

Cela je ne le sais pas.

GURNEMANZ

Qui t'a envoyé dans ces chemins ?

PARSIFAL

Je ne sais pas.

GURNEMANZ

Ton nom alors ?

PARSIFAL

J'en avais beaucoup.

Mais je n'en sais plus un seul.

GURNEMANZ

Tu ne sais rien de tout cela?

(A part :)

D'aussi sot que lui
je n'ai trouvé jusqu'à présent que Kundry...

(Aux écuyers qui sont accourus de plus en plus nombreux.)

Allez-vous en maintenant!
Ne négligez pas le roi qui est dans son bain! Allez
[aider!

(Les écuyers ont pris le cygne avec grande vénération et s'éloignent avec lui maintenant vers le lac.)

GURNEMANZ, *se tournant de nouveau vers Parsifal.*

Et bien, dis! Puisque tu ne sais rien de ce que je
[te demande :
raconte maintenant ce que tu sais!
Car tu dois pourtant savoir quelque chose.

PARSIFAL

J'ai une mère; elle s'appelle Herzeleide :

nous étions chez nous dans la forêt et le pré sau-
[vage.

GURNEMANZ

Qui t'a donné l'arc?

PARSIFAL

Je l'ai fait moi-même
pour chasser les aigles rudes hors de la forêt.

GURNEMANZ

Pourtant tu sembles toi-même noble comme un
[aiglon et de haut lignage!

Pourquoi ta mère ne t'a-t-elle pas appris
à te servir de meilleures armes?

(Parsifal se tait.)

KUNDRY, *qui, assise dans un coin de la forêt, a dirigé
sur Parsifal un regard pénétrant, crie d'une voix
rauque :*

La mère engendra le Sans-père,
après que Gamuret eut été tué dans un combat;
pour garder le fils d'une semblable mort héroïque
[prématurée,

dans la solitude, étranger aux armes, elle l'éleva à
[être Fol,
la folle!

(Elle rit.)

PARSIFAL, *qui a écouté soudain avec attention.*

Oui ! Une fois, des hommes brillants
montés sur de belles bêtes
passèrent la lisière du bois :
je voulais leur ressembler ;
ils rirent et s'en allèrent au galop.

Alors je courus après eux, mais je ne pus pas les
[atteindre ;
je traversai des contrées sauvages, montant et des-
[cendant ;

il faisait nuit, puis de nouveau jour :
mon arc devait me servir
contre les bêtes sauvages et contre de grands
[hommes.

KUNDRY, *vivement.*

Oui, sa force domptait larrons et géants,
et tous craignaient l'adolescent qui donne le frisson.

PARSIFAL

Qui me craint ? Dis !

KUNDRY

Les méchants.

PARSIFAL

Ceux qui me menaçaient, étaient-ils méchants ?

(Gurnemanz rit.)

Qui est bon ?

GURNEMANZ, *gravement.*Ta mère, que tu as abandonnée,
et qui se soucie et se chagrine pour toi à présent.

KUNDRY

Son chagrin a pris fin : sa mère est morte.

PARSIFAL, *dans une frayeur terrible.*

Morte?... Ma mère?... Qui a dit cela ?

KUNDRY

Je suis passée près d'elle à cheval, et je l'ai vue
[mourir :

à toi, le Fol, elle m'a dit de porter son salut.

(Parsifal furieux s'élançe sur Kundry et la saisit à la gorge.)

GURNEMANZ, *le retenant.*

Garçon fou! De nouveau, la violence?

Que t'a fait cette femme? Elle a dit vrai.

Car jamais Kundry ne ment, et elle a beaucoup vu.

(Après que Gurnemanz a délivré Kundry, Parsifal reste longtemps comme pétrifié, puis il commence à trembler violemment.)

PARSIFAL

Je... meurs de soif!...

(Kundry est vite allée à une source de la forêt et apporte maintenant de l'eau dans une corne, elle en baigne d'abord Parsifal, puis lui en donne à boire.)

GURNEMANZ

C'est bien! Celui-là bannit le mal qui le récompense
[par le bien :
ainsi le veut la Grâce du Graal.

KUNDRY, *se détournant avec tristesse.*

Jamais je ne fais le bien; je ne veux que le re-
[pos.

(Pendant que Gurnemanz s'occupe de Parsifal paternellement, Kundry se traîne vers un buisson, sans que ceux-ci s'en aperçoivent.)

Seulement le repos! Le repos, après la fatigue!...
Dormir!... Oh, que personne ne m'éveille!

(Se levant, effarouchée.)

Non! Pas dormir!... Le frisson me saisit!

(Après un cri sourd, elle est prise d'un tremblement violent, elle laisse tomber ses bras sans force, penche profondément la tête, puis, faible, chancelle.)

Défense impuissante! Le Temps est là.
Dormir... dormir... je dois.

(Elle s'affaisse derrière le buisson, et dès lors demeure inaperçue. On perçoit, venant du lac, un mouvement, et on voit à l'arrière-scène le convoi des chevaliers et écuyers avec la litière retournant au château.)

GURNEMANZ

Le roi revient du bain ;
haut est le soleil :
maintenant, au pieux Repas laisse-moi te conduire,
car..., si tu es pur,
tu seras nourri et désaltéré par le Graal.

*(Il a mis doucement le bras de Parsifal autour
de son cou et entoure le corps de Parsifal
avec son propre bras ; ainsi il le mène en
marchant lentement.)*

PARSIFAL.

Qui est le Graal ?

GURNEMANZ

Cela ne se dit pas,
mais le Graal se révélera à toi
si tu es toi-même élu pour lui.....

Et vois !...

Il me semble que je t'ai bien reconnu :
car aucun chemin ne conduit au Graal à travers le
[pays,
et nul ne pourrait fouler ce sentier
s'il n'était conduit par le Graal lui-même.

PARSIFAL

Je marche à peine,
et pourtant il me semble que je suis déjà loin.

GURNEMANZ

Tu vois, mon fils,
ici le Temps devient l'Espace.

(Pendant que Gurnemanz et Parsifal semblent marcher, la scène se change de gauche à droite d'une façon insensible : ainsi la forêt disparaît; une porte s'ouvre dans des murs rocheux, porte dans laquelle s'engagent les deux compagnons; puis ils redeviennent visibles dans la marche ascendante qu'ils semblent accomplir. Des sonneries de trompettes soutenues flottent doucement dans l'air : des sons de cloches se rapprochent. Finalement Gurnemanz et Parsifal arrivent dans une salle imposante qui se perd en haut en une vaste coupole par laquelle seule la lumière arrive. Venant des hauteurs au-dessus de la coupole, on perçoit des chants qui vont en augmentant.)

GURNEMANZ, *se tournant vers Parsifal*
qui est comme fasciné.

Maintenant, observe attentivement; et nous ver-
[rons,
si tu es un Fol pur,
quelle est la science qui peut t'être destinée.

(De chaque côté de l'arrière-scène sont ouvertes deux grandes portes. De la droite s'avancent les chevaliers du Graal, en cortège solennel, ils se rangent, pendant les chants qui suivent, peu à peu autour de deux longues tables de repas couvertes; ces tables sont disposées de telle façon que, s'étendant parallèlement d'arrière en avant, elles laissent libre le milieu de la salle : il n'y a sur ces tables que des coupes, aucun mets.)

LES CHEVALIERS DU GRAAL

Que le saint Repas soit renouvelé
pour celui qui jour après jour se prépare
au dernier repas d'Amour,
comme si aujourd'hui pour la dernière fois
ce repas devait le rafraîchir,
car celui qui est heureux de l'Acte bon,

celui-là peut s'approcher de cette source fraîche
et en recevoir le don sublime.

VOIX D'ADOLESCENTS, à mi-hauteur de la salle.

Que mon sang,
d'un cœur joyeux,
soit versé maintenant pour le Héros de Rédemp-
[tion,
comme autrefois son sang coula
avec mille douleurs
pour le monde coupable.
Que ce corps vive en nous,
ce corps qu'il nous offrit par sa mort, en expiation.

VOIX DE GARÇONS, du plus haut de la coupole.

La foi vit;
la colombe plane,
messager gracieux du Sauveur.
Réjouissez-vous du vin
qui coule pour vous
et prenez du pain de la vie!

(Par la porte opposée, Amfortas est apporté
sur une litière par des écuyers et des frères
servants : devant lui marchent des garçons
qui portent un écrin recouvert d'un voile de

couleur pourpre. Ce cortège se dirige au milieu de l'arrière-scène où est dressé un lit de repos surélevé, recouvert d'un baldaquin; sur ce lit on étend Amfortas que l'on descend de la litière; en avant est dressée une table de marbre allongée, en forme d'autel, sur laquelle les garçons déposent l'écrin voilé.

Lorsque les chants sont terminés et que tous les chevaliers ont pris leur place aux tables, il y a un long silence. — On entend, venant de l'arrière-scène, d'une niche voûtée, derrière le lit de repos d'Amfortas, la voix du vieux Titurel comme sortant d'un sépulcre.)

TITUREL

Mon fils Amfortas ! Es-tu prêt pour ton Office ?

(Silence.)

Pourrai-je, aujourd'hui encore, contempler le
[Gaal et vivre ?

(Silence.)

Dois-je mourir sans être conduit par le Sauveur ?

AMFORTAS, *dans un état de douloureuse désespérance.*

Misère ! Misère pour moi que cette torture !...

Mon père, oh ! encore une fois,
 exécute toi-même l'Office !
 Vis ! Vis et laisse-moi mourir !

TITUREL

Je vis dans le sépulcre par la grâce du Sauveur ;
 Mais je suis trop faible pour le servir :
 expie ta faute par le service !...
 Découvrez le Graal !

AMFORTAS, *arrêtant les garçons.*

Non ! Ne le découvrez pas !... Oh !...
 Personne, personne ne peut donc sonder la pro-
 [fondeur des tortures
 que cette vision éveille en moi, la vision qui vous
 [enchante !...
 Qu'est la blessure, la rage de ses douleurs,
 comparées à la détresse, à la peine infernale
 — d'être condamné — à cet Office !
 Soigner le Sanctuaire sublime,
 appeler sa bénédiction sur les Purs,
 héritage plein de douleurs auquel je succombe,
 moi, seul pécheur parmi tous !...
 Oh, punition ! punition sans égale

qui me vient de celui qui est riche de Grâces, mais
[hélas que j'ai offensé!...

Il faut que je languisse avec ferveur après Lui,
après sa sainte bénédiction,

il faut que, par la pénitence salutaire du plus pro-
[fond de mon âme,

je parvienne jusqu'à Lui...

L'heure approche :

le Rayon de Lumière s'abaisse sur l'Œuvre sainte;
le voile tombe :

le divin contenu du vase sacré
s'embrase d'une puissance qui luit;

je sens se verser dans mon cœur,
traversé par le frémissement d'une douleur de
[jouissance bienheureuse,

la source du Sang le plus saint :

il faut que les flots de mon propre sang pécheur
coulent de nouveau en moi,

dans une fuite folle,

et se versent avec un effarouchement sauvage
dans le monde de la rage du péché :

de nouveau le flot brise l'obstacle,

il coule maintenant à torrent,

il coule d'ici, de cette blessure, semblable à la
[Sienna,

faite par le coup pénétrant de la même Lance
qui fit au Sauveur la blessure,

la blessure d'où le Divin, en un saint désir ardent
[de compassion,

pour racheter la honte de l'humanité
pleure des larmes de sang....

De cette blessure, de ma blessure faite à la très
[sainte place, jaillit maintenant en moi,
en moi, le Gardien des biens les plus divins,
en moi, le Gardien du Baume de Rédemption,
jaillit le sang brûlant du pécheur,
sang éternellement renouvelé par la source du
[désir ardent
que jamais aucune expiation n'apaisera pour moi,
[hélas!

Miséricorde! Miséricorde!

O toi miséricordieux à tous, hélas! Miséricorde!

Prends-moi mon héritage,
referme la blessure,
et que je meure
redevenu saint et pur par toi!

(Il s'affaisse, défaillant.)

VOIX DE GARÇONS, *de la coupole.*

« Le Fol pur,
sachant par la compassion,
celui que j'ai élu,
attends-le. »

LES CHEVALIERS, *à voix basse.*

Ainsi te fut-il annoncé,
attends avec confiance;
remplis l'Office aujourd'hui!

LA VOIX DE TITUREL

Découvrez le Graal!

(Amfortas s'est relevé en silence. Les pages découvrent l'écrin d'or, ils en retirent le Graal (une coupe de cristal ancienne) dont ils enlèvent également l'enveloppe, et ils le placent devant Amfortas.)

VOIX DE TITUREL

La bénédiction!

(Pendant qu'Amfortas, absorbé dans une prière muette, se prosterne devant le calice, une demi-obscurité toujours croissante se répand dans la salle.)

LES GARÇONS, *de la coupole.*

“ Prenez mon sang

par la volonté de notre amour!
 Prenez mon corps
 afin que vous vous souveniez de moi. ”

(Un rayon de lumière aveuglante plonge d'en haut sur la coupe; celle-ci s'embrase peu à peu d'une couleur pourpre de plus en plus éclatante. Amfortas, le visage illuminé, lève haut le Graal et le tourne doucement de tous côtés. Tous se sont mis à genoux dès que l'obscurité a commencé et ils élèvent maintenant un regard fervent vers le Graal.)

VOIX DE TITUREL

Oh! Joies saintes!
 Comme le Seigneur aujourd'hui nous bénit lumi-
 [neusement!

(Amfortas repose le Graal qui maintenant, pendant que l'obscurité diminue, s'éteint de plus en plus : les jeunes garçons replacent la coupe dans l'écrin et le recouvrent comme auparavant. Avec la clarté revenue on distingue de nouveau les coupes, maintenant remplies de vin; près de chacune d'elles est placé un pain. Tous prennent place pour le repas, et aussi Gurnemanz qui

laisse une place vide près de lui et invite Parsifal par un signe à prendre part au repas, mais Parsifal, figé, muet, comme en extase, reste sur le côté de la scène.)

VOIX DES GARÇONS, *des hauteurs.*

Le Seigneur du Graal,
par la force d'amour de la compassion,
changea un jour le vin et le pain du dernier repas,
il les changea dans le Sang qu'il versa
et dans le Corps qu'il offrit.

VOIX D'ADOLESCENTS, *à mi-hauteur.*

Pour vous rafraîchir, le Rédempteur que vous
[glorifiez
change aujourd'hui,
dans le vin qui maintenant coule pour vous,
dans le pain qui aujourd'hui vous nourrit,
le Sang et le Corps qu'il offrit en sacrifice.

LES CHEVALIERS

(Première moitié.)

Prenez du pain,
changez-le audacieusement

en forces et puissances du corps,
 et, pour accomplir les œuvres du Sauveur,
 soyons fermes dans l'effort
 et fidèles jusqu'au trépas !

(Deuxième moitié.)

Prenez du vin,
 changez-le de nouveau
 dans le sang de feu de la vie,
 et, pour combattre avec un heureux courage,
 unissons-nous dans la joie
 et soyons confiants dans nos frères !

*(Ils se lèvent solennellement et se serrent la
 main l'un à l'autre.)*

TOUS LES CHEVALIERS

Bienheureux dans la foi !
 Bienheureux dans l'amour !

ADOLESCENTS à mi-hauteur.

Bienheureux dans l'amour !

JEUNES GARÇONS, du plus haut.

Bienheureux dans la foi !

(Pendant le repas auquel il n'a pas pris part, Amfortas, revenu de l'extase qui le soutenait, s'est de nouveau affaissé : il incline la tête et porte la main à sa blessure. Les jeunes garçons s'approchent de lui; leur mouvement indique que la plaie s'est rouverte et saigne de nouveau : ils prennent soin d'Amfortas, le replacent sur la litière, et pendant que tous s'apprêtent à partir, ils transportent, dans le même ordre qu'à leur arrivée, Amfortas et l'écrin sacré. Les chevaliers et les écuyers se rangent de nouveau également en cortège solennel et quittent lentement la salle d'où le jour disparaît peu à peu. Les cloches ont retenti de nouveau. Parsifal, aux cris de douleur d'Amfortas, a porté vivement la main, à l'endroit du cœur, sur sa poitrine, il la serre, dans un mouvement d'étreinte, pendant longtemps; cependant il se tient toujours au même endroit, immobile, comme figé. Lorsque les derniers assistants ont quitté la salle et que les portes sont refermées, Gurnemanz s'approche, de mauvaise humeur, de Parsifal et lui secoue le bras.)

GURNEMANZ

Que fais-tu là debout, encore ?

Sais-tu ce que tu as vu ?

(Parsifal secoue un peu la tête.)

GURNEMANZ

Tu n'es donc simplement qu'un Fol !

(Il ouvre une étroite porte de côté.)

Sors par là, pour trouver ton chemin !

Mais Gurnemanz te conseille
de laisser ici à l'avenir les cygnes en repos
et de te chercher, oie que tu es, ton oie !

(Il pousse Parsifal dehors et, avec un air fâché, ferme avec violence la porte sur lui. Puis il gagne le chemin qu'ont suivi les chevaliers.)

UNE VOIX, *des hauteurs.*

“ Le Fol pur,
sachant par la compassion. ”

VOIX, *des hauteurs et du milieu.*

Bienheureux dans la foi.

(Le rideau se ferme.)

ACTE II

Château magique de Klingsor.

A l'intérieur de l'oubliette d'une tour ouverte par le haut ; des marches de pierre conduisent au rebord des créneaux du mur de la tour ; ténèbres dans la profondeur que surplombe l'encorbellement de mur représenté par la scène. Instruments de magie et de nécromancie. — Klingsor sur l'encorbellement du mur, de côté, assis devant un miroir métallique.

KLINGSOR

Le Temps est là...

Déjà mon château ensorcelé séduit le Fol
que je vois de loin s'approcher joyeusement,
[comme un enfant....

La malédiction la tient immobile
dans un sommeil de mort dont je sais dénouer la
[crampe....

Debout donc! A l'ouvrage!

(Il descend au milieu de la scène, un peu plus bas, et là il allume des résines qui aussitôt remplissent d'une vapeur bleue l'arrière-scène. Puis il se rasseoit à la même place et crie vers le gouffre avec des gestes mystérieux.)

Monte! Ici! Vers moi!

Ton maître t'appelle toi Sans-nom :
Diabliesse primordiale! Rose d'enfer!

Tu fus Hérodias, et quoi encore?

Gundryggia là, Kundry ici :

Ici! Ici donc, Kundry!

Vers ton maître, monte!

(La forme de Kundry monte dans la lumière bleue. On l'entend pousser un cri terrible, comme si elle était demi-éveillée en sursaut d'un profond sommeil.)

KLINGSOR

T'éveilles-tu? Ha!

Sous mon charme, au bon moment,
aujourd'hui tu es tombée de nouveau.

(La forme de Kundry fait entendre un hurle-

ment d'angoisse qui va de la plus grande violence au faible gémissement de la plainte.)

Où as-tu vagabondé de nouveau, dis-moi?
Pouah! Là-bas, dans la clique des chevaliers
Où tu te laisses traiter comme une bête!
N'es-tu pas mieux avec moi?
Qu'est-ce qui t'a chassée encore d'ici,
alors que pour moi tu avais fait prisonnier leur
[maître...
ha ha!.... le gardien pur du Graal...?

KUNDRY, *d'une voix rauque et entrecoupée, comme si elle cherchait à retrouver la parole.*

Hélas!... Hélas!
Nuit profonde...
Chimère!... Oh!... Rage!...
Oh! Détresse!...
Sommeil... Sommeil...
Profond sommeil!... Mort!

KLINGSOR

Là-bas c'était un autre qui t'éveillait? Hein?

KUNDRY, *comme précédemment.*

Oui!... Ma malédiction!
Oh!... Désir ardent... Désir ardent!

KLINGSOR

Ha ha!... Là-bas pour les chastes chevaliers?

KUNDRY

Là... là... je servais.

KLINGSOR

Oui, oui..., pour compenser le dommage
que tu leur as fait méchamment?
Ils ne t'aident pas, eux!
Et si j'offre le prix convenable
ils sont tous à vendre :
le plus ferme d'entr'eux tombe
et se perd dans tes bras...,
ainsi il déchoit à la Lance,
à cette Lance que j'ai arrachée moi-même à leur
[maître....

Aujourd'hui il faut résister au plus dangereux
[d'entr'eux,
car il est gardé par son bouclier de Fol.

KUNDRY

Je... ne veux pas!... Oh!... Oh!

KLINGSOR

Tu le veux bien, car il le faut.

KUNDRY

Tu... ne peux pas... me contraindre.

KLINGSOR

Mais je peux te saisir.

KUNDRY

Toi?

KLINGSOR

Ton maître.

KUNDRY

Par quelle puissance?

KLINGSOR

Ha! Parce que je suis le seul
auquel ta puissance... ne peut rien faire.

KUNDRY, *ricanant.*

Ha! ha!... Es-tu chaste?

KLINGSOR, *furieux.*

Pourquoi demandes-tu cela, femme maudite?....

(Il se perd dans une sombre méditation.)

Détresse terrible!

Le diable rit maintenant de moi
parce qu'un jour j'ai combattu pour obtenir la
[sainteté!...

Détresse terrible!

C'est par toi, fiancée du diable,
qu'à présent il se rit et se moque ouvertement
de mon désir infernal pour les passions les plus
[terribles,

désir que j'ai contraint en moi au silence de
mort!...

Prends garde!

Il y en eut un déjà qui dut se repentir de son
[dédain et de son mépris :

Titurel le fier, fort en sainteté,
qui un jour m'a repoussé de lui ;
aujourd'hui sa race m'est échue ;

par moi le Gardien des Objets Guérisseurs est
[condamné à languir,
non sauvé ;

et bientôt... j'imagine...

je garderai pour moi-même le Graal.....

Ha! Ha!

Il te plaisait bien, Amfortas, le héros,
auquel je t'ai unie pour tes délices?

KUNDRY

Oh!... Lamentations!... Lamentations!

Faible aussi lui! Faibles... tous!

Tous déchus avec moi

dans ma malédiction!

Oh, sommeil éternel,

seule guérison,

comment...; comment t'obtenir?

KLINGSOR

Ha ! Celui qui te résiste, qu'il te délivre celui-là :
essaie cela avec le garçon qui s'approche !

KUNDRY

Je... ne veux pas !

KLINGSOR

Déjà il grimpe au château-fort

KUNDRY

Oh misère ! Misère !
Est-ce pour cela que je me suis éveillée ?
Dois-je ?... Dois-je ?

KLINGSOR *est monté sur le mur de la tour.*

Ha !... Il est beau le garçon !

KUNDRY

Oh !... Oh !... Malheur à moi !...

KLINGSOR *souffle dans une trompe vers l'extérieur.*

Ho ! Ho !... Gardiens ! Chevaliers !

Héros !... Debout !... Les ennemis s'approchent !

(Au dehors tumulte croissant et bruit d'armes.)

Bravo !... Comme ils se précipitent au mur, ces
[charmants égoïstes,
pour protéger leurs belles diablesses
qui les ont enjôlés !...]

Bien !... Courage ! Courage !...

Haha !... Il n'a peur de rien celui-là !

Il enlève ses armes au héros Ferris
et il les retourne contre la horde d'une façon qui
[fait frissonner...]

(Kundry commence à rire sinistrement.)

Comme le zèle réussit mal à ces lourdauds !

A l'un, il frappe le bras, à l'autre, la hanche.

Haha !... Ils cèdent..., ils fuient :

chacun remporte sa blessure !...

Comme je me réjouis que cela vous arrive !...

Puisse donc ainsi

toute la race des Chevaliers

se massacrer elle-même !...

Ha ! Comme il se dresse maintenant fièrement sur
[les créneaux !]

Comme rient les roses de ses joues
lorsqu'il regarde dans le jardin solitaire
avec un étonnement enfantin !...

Hé! Kundry !

(Il se retourne. Kundry a été prise d'un rire de plus en plus extatique qui s'est transformé finalement en un cri de souffrance convulsif; maintenant sa forme a disparu soudainement; la lumière bleue s'est éteinte : ténèbres complètes dans la profondeur.)

Comment ? Déjà à l'ouvrage ?...

Haha! Je connais bien le moyen d'ensorcellement
qui te met de nouveau à mon service...

Eh toi, là-bas, bourgeon enfantin !

En dépit

de ce que la prophétie t'annonça,
tu es tombé trop jeune et trop sot
dans ma puissance,
car tu resteras lié à moi,
une fois ta Pureté arrachée!

(Il disparaît lentement avec toute la tour; aussitôt surgit le jardin magique qui occupe toute la scène. Végétation tropicale, floraison luxuriante; l'arrière-scène est limitée par les créneaux du mur du château-fort sur lesquels s'appuie, sur le côté, l'avant-corps

*du château lui-même (de style arabe riche)
avec des terrasses.*

(Parsifal est sur le mur, regardant avec étonnement dans le jardin. — De tous côtés se précipitent, venant du jardin aussi bien que du palais, en groupes ou seules, de belles jeunes filles dont le nombre augmente peu à peu : elles sont vêtues d'étoffes légères, jetées à la hâte sur elles, comme si elles venaient d'être réveillées en sursaut.)

JEUNES FILLES, *venant du jardin.*

C'est ici qu'était le vacarme,
les armes, les cris sauvages !

JEUNES FILLES, *accourant du château.*

Malheur ! Vengeance ! Alerte !
Où est le criminel ?

UNE D'ELLES

Mon bien-aimé blessé !

UNE AUTRE

Où est le mien ?

UNE AUTRE

Je me suis éveillée seule...
Où s'est-il enfui ?

D'AUTRES ENCORE

Sont-ils dans la salle ?...
Ils saignent ! Hélas !
Qui est l'ennemi ?...
Le voilà ! Voyez !...

N'est-ce pas l'épée de mon Ferris, dans sa main ?
Je l'ai vu, il a pris d'assaut le château fort...
J'ai entendu le cor du maître.

Mon héros est accouru,
tous vinrent, mais il les reçut redoutablement
et sa défense fut sanglante.

L'audacieux ! L'ennemi !
Tous fuirent devant lui...

Toi ! Toi !

Pourquoi nous as-tu créé une telle détresse ?
Maudit, maudit sois-tu !

(Parsifal saute un peu plus bas dans le jardin.)

LES JEUNES FILLES

Ha ! Audacieux ! Comment osas-tu braver ?
Pourquoi as-tu frappé nos bien-aimés ?

PARSIFAL, *dans un grand étonnement.*

Belles enfants, ne fallait-il pas que je les frappe ?
Ils me barraient le chemin pour aller vers vous,
[charmantes !

JEUNES FILLES

C'est vers nous que tu voulais venir ?
Nous as-tu vues déjà ?

PARSIFAL

Jamais je n'ai vu une race aussi gracieuse,
et si je vous appelle belles, cela vous semble-t-il
[bien ?

LES JEUNES FILLES, *passant de l'étonnement à la gaieté.*

Alors tu veux bien ne pas nous battre ?

PARSIFAL

Je n'en serais pas capable.

JEUNES FILLES

Cependant

tu nous as créé de grands et nombreux dom-
 [mages ;
 tu as frappé nos compagnons de jeu :
 qui va jouer maintenant avec nous ?

PARSIFAL

Moi, volontiers.

LES JEUNES FILLES, *riant.*

Alors, ne reste pas éloigné si tu es si aimable pour
 [nous,
 et nous te récompenserons
 si tu veux bien ne pas nous gronder :
 mais, nous ne jouons pas pour l'or,
 nous jouons pour le salaire de l'amour,
 et si tu penses à nous consoler
 tu dois gagner ce salaire de nous.

*(Quelques-unes ont disparu dans les buis-
 sons et reviennent maintenant toutes parées
 de fleurs, semblant être des fleurs elles-
 mêmes.)*

LES JEUNES FILLES PARÉES, *seules.*

Laissez le jeune garçon !... Il m'appartient...
 Non !... Non !... A moi !... A moi !

LES AUTRES JEUNES FILLES

Ah, les méchantes !... Elles se parent en secret.

(Celles-ci s'éloignent également et reviennent bientôt parées de fleurs de la même façon.)

LES JEUNES FILLES

(Pendant que, comme dans un jeu gracieux d'enfant, elles tournent autour de Parsifal, dans une ronde changeante, et lui caressent doucement les joues et le menton.)

Viens ! Viens !

Garçon délicieux,
laisse-moi fleurir pour toi !
Que mes effluves amoureux
te réconfortent suavement.

PARSIFAL, *se tenant au milieu d'elles, calme et joyeux.*

Comme vous fleurez délicieusement !
Seriez-vous donc des fleurs ?

LES JEUNES FILLES, *tantôt seules, tantôt plusieurs à la fois.*

Oui, esprits embaumés,

nous sommes le charme du jardin
et le maître nous cueille au printemps ;
 au soleil de l'été
 nous croissons ici
et fleurissons en délices pour toi.
Sois pour nous amical et gracieux,
n'épargne pas aux fleurs leur salaire :
car, si tu ne peux nous aimer et nous chérir,
nous nous fanerons et mourrons lentement.

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Prends-moi sur ton cœur !

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Laisse-moi rafraîchir ton front !

TROISIÈME JEUNE FILLE

Laisse-moi caresser tes joues !

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Laisse-moi baiser ta bouche !

CINQUIÈME JEUNE FILLE

Non, moi ! La plus belle c'est moi.

SIXIÈME JEUNE FILLE

Non, c'est moi ! Je fleure bien plus délicieusement.

PARSIFAL, *repoussant doucement leur gracieuse importunité.*

Foule de fleurs sauvages et charmantes,
libérez-moi de votre étreinte, si je dois jouer avec
[vous !

JEUNES FILLES

Pourquoi grondes-tu ?

PARSIFAL

Parce que vous vous que-
[rellez.

JEUNES FILLES

Nous nous querellons pour toi.

PARSIFAL

Evitez cela !

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *à la deuxième.*

Eloigne-toi ! Tu vois, c'est moi qu'il veut.

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Non, moi !

TROISIÈME JEUNE FILLE

Moi plutôt !

QUATRIÈME JEUNE FILLE

Non, moi !

PREMIÈRE JEUNE FILLE, à *Parsifal*.

Tu me résistes ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Tu me chasses ?

PREMIÈRE JEUNE FILLE

Es-tu lâche devant les femmes ?

DEUXIÈME JEUNE FILLE

Tu n'oses pas te risquer ?

PLUSIEURS JEUNES FILLES

Comme tu es méchant, lâche et froid !

D'AUTRES JEUNES FILLES

Tu laisses les fleurs faire la cour au papillon ?

PREMIÈRE MOITIÉ

Laissons le Fol !

UNE JEUNE FILLE

Je l'abandonne.

D'AUTRES JEUNES FILLES

Qu'il soit notre élu.

D'AUTRES JEUNES FILLES

Non, le nôtre !... Non, le mien !...

Le mien aussi !... Ici, ici !...

PARSIFAL, à demi fâché, les écarte de lui et veut fuir.

Cessez ! Vous ne m'attraperez pas !

*(D'un buisson de fleurs sur le côté on entend
la voix de Kundry :)*

KUNDRY

Parsifal !... Reste !

*(Les jeunes filles effrayées s'arrêtent aussitôt.
Parsifal surpris se tient immobile.)*

PARSIFAL

Parsifal... ?

C'est ainsi que ma mère m'appella un jour en rê-
[vant...

LA VOIX DE KUNDRY

Demeure ici, Parsifal !...

Que le charme et le bonheur, tous deux, te sa-
[luent....

Vous, amoureuses enfantines, éloignez-vous de lui :
fleurs tôt fanées,
il ne fut pas destiné à vos jeux !

Allez chez vous, allez soigner les blessures,
car maint héros solitaire vous attend.

LES JEUNES FILLES, *s'éloignant de Parsifal en hésitant et à contre-cœur.*

Te laisser, t'abandonner...

O misère! O quelle souffrance!

Volontiers nous nous séparerions de tout,
pour être seules avec toi...

Adieu! Adieu!

Toi charmant! Toi fier!

Toi... Fol...!

(A ces derniers mots, en éclatant de rire légèrement, elles disparaissent dans la direction du château.)

PARSIFAL

Tout ceci... l'ai-je donc rêvé?

(Il regarde timidement du côté d'où est venue la voix. On voit là maintenant, par le buisson entr'ouvert, une jeune femme d'une grande beauté. C'est Kundry complètement transformée, étendue sur un lit de fleurs, parée de voiles légers, étrangement arrangés à la façon arabe.)

PARSIFAL, *se tenant encore éloigné.*

Tu m'as appelé le Sans-Nom ?

KUNDRY

Je t'ai nommé, toi le Fol pur,
 " Fal parsi "...

Toi, le Pur fol, " Parsifal ".

C'est par ce nom que ton père Gamuret,
 lorsqu'il mourut en pays arabe,
 te salua, toi " le " fils,

encore enfermé dans le sein de la mère.

C'est pour te révéler cela que je t'attendais,
 et, si ce n'est le désir de la révélation, qu'est-ce
 [qui t'a attiré ici ?

PARSIFAL

Jamais je n'ai vu, jamais je n'ai rêvé ce que main-
 [tenant
 je vois, et ce qui me remplit d'angoisse...
 Fleurissais-tu aussi toi dans ce parterre de fleurs ?

KUNDRY

Non, Parsifal, ô toi le Fol pur !

Loin..., loin... est ma patrie :
et je n'ai attendu ici que pour que tu me trouves.
Je viens d'un pays très lointain où j'ai beaucoup
[vu.

Là j'ai vu l'enfant au sein de sa mère,
et mon oreille entend encore le rire de ses pre-
[miers bégaiements ;
Herzeleide, le chagrin au cœur,
riaait aussi,
lorsque l'enfant, qui était la joie de ses yeux,
souriait à sa peine !

Sur les mousses molles elle le couchait délicate-
[ment,
l'endormant doucement de ses caresses ;
elle gardait son sommeil par un désir ardent
de mère angoissée de soucis,
et la rosée chaude de ses larmes l'éveillait le matin.
Elle n'était que larmes et apparence de douleur
par amour pour ton père et à cause de sa mort,
et te préserver d'une semblable détresse
était pour elle le devoir le plus haut :
aussi, loin des armes, de la lutte et de la fureur
[des hommes
voulut-elle tranquille te cacher et te garder.

Elle n'était que soucis, hélas ! et angoisses :
car aucune révélation ne devait jamais t'atteindre.
N'entends-tu pas ses cris et ses gémissements,

lorsque, parti au loin, tu revenais tardivement ?

Ha ! comme cela la rendait joyeuse et riante
lorsque, après t'avoir cherché, elle t'attrapait en-
[fin !

Et quand ses bras t'entouraient alors furieuse-
[ment,
n'était-ce pas presque une angoisse pour toi ?....

Tu n'as donc pas pressenti sa douleur,
la fureur de ses souffrances,
lorsque finalement tu ne revins plus
et que l'on perdit tes traces ?...

Nuit et jour elle attendit,
si bien que ses plaintes devinrent muettes,
que le chagrin rongea sa douleur
et qu'elle aspira à une mort tranquille :
son cœur fut brisé par la peine,
et... Herzeleide... mourut...

PARSIFAL, *de plus en plus grave, finalement terriblement frappé s'affaisse, dominé par la douleur, aux pieds de Kundry.*

Malheur ! Malheur ! Qu'ai-je fait ? Où étais-je ?

Mère ! Douce et charmante mère !

Il a fallu que ton fils, ton fils te tuât ?

O Fol ! Fol faible et chancelant !

Où t'égaras-tu pour l'oublier ainsi,

l'oublier, la plus chérie,
la plus aimée des mères?

KUNDRY, *toujours étendue, se penche sur la tête de Parsifal, lui prend doucement le front et lui entoure familièrement le cou de son bras.*

La douceur de la consolation
n'a jamais rafraîchi ton cœur,
et la détresse de ce mal dont tu te repens
tu dois maintenant, dans la consolation que t'offre
[l'amour,
l'expier!

PARSIFAL

La mère, la mère, pouvais-je l'oublier!
Ha! Que n'ai-je encore oublié?
A quoi ai-je jamais pensé?
En moi ne vit que le Fol insensible!
(Il s'affaisse encore davantage.)

KUNDRY

Par un aveu
tu mettras fin à ton repentir et tu effaceras ta faute,
la connaissance

transformera la Folie en Sagesse :
 apprends à connaître l'amour,
 cet amour qui envahit Gamuret
 lorsque la flamme ardente d'Herzeleide
 l'enveloppa, le brûlant.
 Cet amour qui, une fois, te donna
 le corps et l'existence
 et devant qui la Folie et la mort fuient,
 cet amour
 t'offre
 comme dernier salut de ta mère
 le premier baiser.... d'amour.

*(Elle a complètement incliné sa tête sur la
 sienne et applique maintenant ses lèvres sur
 sa bouche dans un long baiser.)*

PARSIFAL se relève soudain avec les signes de la plus
 grande épouvante : son attitude indique un terrible
 changement ; il appuie ses mains fortement contre
 son cœur, comme pour surmonter une douleur dé-
 chirante ; finalement il éclate.

Amfortas!...

La blessure!... La blessure!...

Elle me brûle au cœur...

Oh, lamentation! Lamentation!

Terrible lamentation!

Elle crie du plus profond de mon être.

Oh!... oh!...

Misérable!...

Le plus lamentable des hommes!

La blessure que j'ai vu saigner :
maintenant elle saigne en moi-même...

ici... ici!

*(Pendant que Kundry, saisie de frayeur et
d'étonnement, le regarde, Parsifal arrive à
une complète exaltation.)*

Non, non ! Ce n'est pas la blessure....

Que le sang de cette blessure coule à flots !

Mais la brûlure est ici, ici au cœur,
le désir ardent, le terrible désir ardent
qui me prend tous les sens et les contraint!

Oh!... Torture de l'amour!...

Comme tout frissonne, tremble, tressaille
en coupables désirs!...,

(En frissonnant doucement.)

Le regard se fixe, vague, sur le calice de salut :

le Sang saint s'embrase,

les joies de la rédemption, divinement douces,

font frémir au loin toutes les âmes :

c'est seulement ici, au cœur, que la torture ne

[veut pas céder.

J'entends la plainte du Sauveur,
la plainte, hélas! la plainte
provoquée par la profanation du Sanctuaire :

« Rachète-moi, sauve-moi
des mains souillées! »

Ainsi résonne terrible et haute,
dans mon âme, la plainte de Dieu.

Et moi, le Fol, le lâche,
je me suis laissé entraîner à de sauvages actes
[d'enfant!

(Il tombe à genoux, désespéré.)

Rédempteur! Sauveur! Seigneur de Grâce!
Comment puis-je, pécheur, expier une telle faute!

KUNDRY, dont l'étonnement se transforme en admiration passionnée, cherche timidement à s'approcher de Parsifal.

Héros tant admiré! Fuis l'illusion!
Regarde-moi! Sois gracieux à l'approche de la
[Grâce!

PARSIFAL, toujours à genoux, regarde fixement Kundry pendant qu'elle s'incline vers lui et exécute les gestes caressants qu'il décrit dans les mots suivants.

Oui! Cette voix! C'est ainsi qu'elle l'appelait;

et ce regard, je le reconnais distinctement,
 et aussi celui-ci, qui lui riait en le troublant.
 Les lèvres..., oui... c'est ainsi qu'elles tressail-
 [laient pour lui ;

c'est ainsi que le cou se penchait,
 que la tête s'élevait hardiment,
 que les boucles flottaient, riantes,
 c'est ainsi que le bras entourait le cou,
 que la joue caressait doucement...!

Et, avec le tourment de toutes les douleurs,
 dans un baiser, sa bouche
 lui enleva le salut de son âme!...

Ha!... Ce baiser!...

*(A ces derniers mots, il s'est relevé peu à peu,
 il se redresse maintenant complètement et
 repousse violemment Kundry.)*

Toi qui corromps ! Loin de moi !
 Éternellement... éternellement... loin de moi !

KUNDRY, *dans la plus grande passion,*

Cruel!... Ha!...

Si ton cœur ne frémit
 qu'aux douleurs des autres,
 pourquoi ne frémit-il pas à mes propres douleurs?
 Si tu es un rédempteur,

quel est le charme qui te retient, mauvais,
 de t'unir à moi pour mon salut?
 Je t'attends..., depuis des éternités,
 toi le sauveur, hélas! venu si tard,
 celui qu'un jour je dédaignai témérairement....

Oh!...

Si tu connaissais la malédiction
 qui sans fin me torture dans toute mon existence,
 à travers la veille et le sommeil,
 à travers la vie et la mort,
 la peine et le rire,
 malédiction toujours retrempée pour de nouvelles
 [souffrances!...

Je l'ai vu... Lui... Lui...
 et... j'ai ri...

Alors son regard tomba sur moi....
 Maintenant je le cherche de monde en monde
 afin de le rencontrer de nouveau ;
 prise par la plus grande détresse
 il me semble voir son œil s'approcher,
 il me semble que son regard se repose déjà sur
 [moi :

alors, maudit, le rire me revient...,
 et dans mes bras tombe un réprouvé!

Alors je ris... je ris...
 je ne puis pleurer :
 je ne puis que crier, être en rage,

en fureur, en délire,
dans une nuit de folie qui toujours se renouvelle
et dont je ne m'éveille que par moments, pour ex-
[pier....
Celui que, dans une langueur de mort, j'ai ardem-
[ment désiré,
le faible dont on rit follement et que j'ai reconnu,
sur son sein laisse-moi pleurer,
laisse-moi, une heure seulement, être unie à toi ;
par toi laisse-moi être rachetée et sauvée du péché,
même si Dieu et le monde me repoussent !

PARSIFAL

Tu serais condamnée
dans l'éternité avec moi,
si, pour une heure,
j'oubliais ma mission
dans tes bras!...

Je suis envoyé pour toi, pour ton salut,
si le désir ardent reste loin de toi.

L'onde rafraîchissante qui éteindra tes souffrances
ne vient pas de la source d'où coule le désir,
et, si cette source de désir ne se tarit pas en toi,
le salut ne te sera jamais donné.

Il est une autre source..., une autre source
après laquelle, hélas ! j'ai vu languir et gémir,

dans une détresse affreuse,
 les frères qui là-bas tourmentent et tuent leur
 [corps...

Mais, qui reconnaît clairement et distinctement
 la vraie source du seul salut?

Oh, misère ! Toute délivrance s'enfuit !

Oh, ténèbres de la chimère du monde,
 du monde qui recherche ardemment la plus haute
 [sainteté,
 en languissant après la source de damnation !

KUNDRY

Si ce fut mon baiser
 qui te donna la clairvoyance du monde,
 que mon entière étreinte d'amour
 te donne la divinité !

Si cette heure te crée dieu,
 sauve le monde, si c'est ta mission...,
 mais, pour cette heure, laisse-moi condamnée
 [éternellement,
 et que jamais ma blessure ne guérisse.

PARSIFAL

La rédemption, je te l'offre aussi, pécheresse.

KUNDRY

La rédemption tu me la donneras
en te laissant aimer, toi le divin!

PARSIFAL

Indique-moi le chemin
qui conduit vers Amfortas
et l'Amour saint et la rédemption seront ton divin
[salaire...

KUNDRY, *laissant éclater sa rage.*

Jamais... tu ne dois trouver ce chemin!
Lui, le déchu, laisse-le périr...,
le damné,
honteux de luxure,
dont j'ai ri... j'ai ri... j'ai ri!
Haha! Lui que sa propre lance a frappé!

PARSIFAL

Qui donc a pu le blesser avec l'arme sainte?

KUNDRY

C'est Lui... le Sauveur

qui, un jour, punit mon rire :
 ah ! sa malédiction me donne de la force...,
 et contre toi-même j'appellerai l'Arme,
 si tu accordes ta compassion au pécheur!...

Ha! Folie!...

Compassion! Compassion pour moi!
 Une heure seulement sois mien...,
 que je sois tienne une heure seulement :
 et tu seras conduit
 vers le chemin !

(Elle veut l'entourer de ses bras. Il la repousse violemment de lui.)

PARSIFAL

Péris, malheureuse femme !

KUNDRY, *elle arrache les vêtements de sa poitrine et crie dans une rage sauvage.*

A l'aide! A l'aide! Par ici!
 Arrêtez l'impudent! Par ici!
 Barrez-lui le chemin!
 Barrez-lui les sentiers!...

Et si tu t'enfuyais d'ici, et si tu trouvais
 tous les chemins du monde,
 les sentiers qui mènent au chemin que tu cherches,

ces sentiers-là, tu ne dois pas les trouver !

Car, sentiers et chemin
qui t'éloignent de moi,
pour toi je les maudis :
Égarement ! Égarement...,
toi qui m'es si familier...,
je te voue à lui pour l'accompagner !

*(Klingsor est sorti sur la terrasse du château ;
les jeunes filles se précipitent également
hors du château et veulent accourir vers
Kundry.)*

KLINGSOR, *brandissant une lance.*

Halte là ! Avec l'Arme qu'il faut je te fascine :
je tiens le Fol sur place avec la Lance de son
[maître !

*(Il envoie la lance sur Parsifal, elle reste sus-
pendue sur la tête de Parsifal qui la saisit
de la main et la brandit en traçant dans
l'air, avec les marques du plus grand ravis-
sement, le signe de la croix.)*

PARSIFAL

Avec ce Signe je brise ton charme :

de même que cette Lance fermera la blessure
que tu fis avec elle...,
que tombe de même en tristesse et en ruines
la trompeuse Somptuosité!

*(Le château s'effondre, comme englouti par un
tremblement de terre; le jardin est subite-
ment transformé en désert : les jeunes filles
sont étendues comme des fleurs fanées jon-
chant de tous côtés le sol. — Kundry s'est
également affaissée en poussant un cri.
Parsifal, qui s'est éloigné rapidement, se
retourne encore vers elle du haut d'un mur
écroulé.)*

PARSIFAL

Tu sais...

où tu pourras me voir encore!

(Il disparaît. Le rideau se ferme rapidement.)

ACTE III

Dans le domaine du Graal.

Paysage printanier, riant et découvert, avec, vers l'arrière-scène, une prairie fleurie montant en pente douce. L'avant-scène est formée par la lisière de la forêt qui se continue vers la droite. A l'avant-scène, du côté de la forêt, une source. A l'opposé un peu plus en arrière, une pauvre cabane d'ermite appuyée contre un rocher. C'est le matin, au petit jour.

Gurnemanz, devenu très vieux et s'étant fait ermite, pauvrement vêtu de la seule tunique longue des chevaliers du Graal, sort de la hutte et écoute avec attention.

GURNEMANZ

C'est de là que sont partis les gémissements.....
Aucune bête des bois ne pousse de plaintes aussi
[lamentables,

aujourd'hui surtout, dans le matin le plus Saint...
Il me semble que je reconnais cet appel plaintif?

(On entend un gémissement sourd, comme celui d'une personne tourmentée par un rêve dans un profond sommeil. Gurnemanz se dirige, résolu, vers un buisson de ronces : celui-ci est tout à fait touffu; il en écarte avec force les broussailles, puis il s'arrête tout à coup.)

Ha! C'est elle... là, de nouveau?

Depuis combien de temps
les épines rudes de l'hiver la tenaient-elles ca-
[chée?....

Debout!... Kundry!... Debout!

L'hiver s'en est allé et le printemps est là!

Éveille-toi, éveille-toi au printemps!...

Froide... et raide!...

Cette fois-ci je la croirais morte :

C'était cependant ses gémissements que j'ai enten-
[dus?

(Il retire du buisson Kundry tout à fait raide et sans vie, il la porte sur un tertre de gazon proche de là, il lui frotte vivement les mains et les tempes, lui donne de l'air et s'efforce par tous les moyens possibles de la rappeler à la vie. Finalement elle se réveille. Elle est, comme au premier acte, dans l'accoutre-

ment sauvage de la servante du Graal ; mais la couleur de son visage est plus pâle et sa mine et son maintien n'ont plus l'apparence farouche. Elle fixe longuement Gurnemanz, puis elle se relève, arrange ses vêtements et ses cheveux et s'en va aussitôt, comme une servante, à son ouvrage.)

GURNEMANZ

Quoi, femme insensée,
n'as-tu pas un mot pour moi ?
Est-ce là ton remerciement
parce que je t'ai réveillée
encore une fois du sommeil de la mort ?

KUNDRY *baisse lentement la tête ; puis, d'une voix rauque et brève :*

Servir... servir !...

GURNEMANZ *secoue la tête.*

Cela ne te donnera pas beaucoup de peine !
Car nous n'envoyons plus de messages au loin,
herbes et racines,
chacun les trouve par lui-même,

et les animaux de la forêt nous apprennent à les
[trouver.

*(Kundry cependant a regardé autour d'elle,
elle aperçoit la hutte et y entre.)*

GURNEMANZ, *étonné, la suit du regard.*

Combien sa démarche est différente de ce qu'elle
[était autrefois!

Est-ce sous l'influence du Jour Saint?

Oh ! Jour de Grâce sans pareil !

C'est certainement pour le salut de la pauvre
que j'ai pu, aujourd'hui encore, la tirer
du sommeil de la mort.

*(Kundry ressort de la hutte ; elle porte une
cruche d'eau et s'en va avec celle-ci à la
source. Pendant qu'elle attend que la cruche
se remplisse, elle regarde dans la forêt et
remarque au loin quelqu'un qui s'avance ;
elle se retourne vers Gurnemanz pour l'en
prévenir par un signe.)*

GURNEMANZ, *observant dans la forêt.*

Qui s'approche là de la source sainte ?

Dans cette sombre armure,
ça ne peut être aucun de nos frères.

(Kundry se dirige lentement avec la cruche remplie vers la hutte où elle se met à l'ouvrage. Gurnemanz étonné se met un peu de côté pour observer celui qui arrive. Parsifal sort de la forêt. Il est entièrement revêtu d'une armure noire : visière fermée, lance abattue, il s'avance lentement, la tête baissée, hésitant, pensif, et s'assoit sur le petit tertre de gazon.)

GURNEMANZ *le considère longuement et s'approche un peu.*

Salut à toi, mon hôte!
T'es-tu égaré et dois-je te montrer le chemin ?

(Parsifal secoue doucement la tête.)

GURNEMANZ

Tu ne me rends aucun salut ?

(Parsifal baisse la tête.)

GURNEMANZ

Hé!... quoi?...

Si ton vœu
 t'oblige au silence à mon égard
 le mien me rappelle
 que je dois te dire ce qui convient...
 Ici tu es en un lieu sacré :
 ici on ne vient pas avec des armes,
 visière fermée, bouclier et lance....
 Aujourd'hui surtout ! Ne sais-tu donc pas
 quel jour saint est aujourd'hui ?

(Parsifal fait signe que non, de la tête.)

Mais ! D'où viens-tu donc ?
 Chez quels payens restais-tu,
 pour ne pas savoir qu'aujourd'hui
 est le plus saint des Vendredis Saints ?

*(Parsifal incline la tête plus profondément
 encore.)*

Vite, bas les armes !
 N'offense pas le Seigneur qui aujourd'hui,
 sans aucune arme, offrit son sang sacré
 comme expiation au monde pécheur !

*(Parsifal se lève, après un silence prolongé
 il fixe sa lance dans le sol, dépose son
 bouclier et son épée devant elle, relève sa
 visière, enlève son casque et le place avec*

les autres armes, puis il se met à genoux dans une prière muette devant la lance. Gurnemanz le considère avec surprise et émotion. Il fait signe à Kundry, qui vient de sortir de la hutte, de s'approcher. Parsifal élève maintenant son regard, en une prière ardente et pleine de dévotion, vers le fer de la lance.)

GURNEMANZ, *bas à Kundry.*

Le reconnais-tu?

C'est le même qui autrefois a tué le cygne.

(Kundry fait signe que oui, d'un léger signe de tête.)

Certainement c'est lui!

Le Fol qu'un jour, irrité, j'ai chassé de chez
[nous ?

Ha? Quels sentiers peut-il avoir trouvés?

La Lance..., je la reconnais.

(Dans une grande émotion.)

Oh!..... Devais-je m'éveiller aujourd'hui
pour ce jour le plus saint!

(Kundry a détourné son regard.)

PARSIFAL *se relève lentement de sa prière, regarde calmement autour de lui, reconnaît Gurnemanz et lui tend doucement la main pour le saluer.*

Quelle joie pour moi de te retrouver !

GURNEMANZ

Tu me reconnais donc aussi ?
Tu me reconnais encore,
moi si profondément courbé sous le chagrin et la
[détresse ?
Comment es-tu venu aujourd'hui ? D'où ?

PARSIFAL

C'est par les sentiers de l'égarément et de la souffrance que je suis venu ;
puis-je croire que je m'en suis dégagé
maintenant que j'entends de nouveau
les bruissements de cette forêt,
et que je puis te saluer, toi bon vieillard ?
Ou bien... est-ce que j'erre encore ?
Tout me semble changé.

GURNEMANZ

Mais dis, vers qui conduisait le chemin que tu as
[cherché ?

PARSIFAL

Vers celui dont j'entendis autrefois,
avec un étonnement de Fol, les plaintes profondes,
vers celui auquel je puis me croire destiné main-
[tenant

à apporter le salut.

Mais... hélas !...

une malédiction sauvage
me chassa dans les sentiers impraticables de l'er-
[reur,

m'éloignant toujours du chemin du salut :

des détresses sans nombre,

des luttes, des combats

me détournèrent du sentier

alors que déjà je croyais l'avoir reconnu.

Et le désespoir s'empara de moi,
le désespoir de jamais mettre à l'abri la Lance
[guérisseuse,

cette Lance sainte pour la protection et la garde
[de laquelle

je reçus des blessures de toutes sortes d'armes.

Cette Lance qui ne devait jamais

me servir pour combattre,
intacte de toute souillure,
je la tins à mon côté;
ainsi je la conduisis jusqu'à son Sanctuaire,
celle qui luit ici devant toi pure et vénérée,
la Lance sainte du Graal!

GURNEMANZ

O grâce! O joie la plus haute!
O miracle! Sainte et sublime merveille!

(Après qu'il s'est un peu repris de son émotion.)

O Maître! Si c'est une malédiction
qui te chassa du droit sentier,
sache que maintenant elle est conjurée.
Te voici dans le domaine du Graal
où t'attend sa Chevalerie.
Hélas, celle-ci a besoin de salut,
du salut que tu lui apportes!....
Depuis le jour où tu passas ici,
la tristesse, que tu as connue alors,
l'angoisse... se sont accrues jusqu'au plus haut pa-
[roxysme.
Amfortas, se défendant contre sa blessure
et contre la torture de son âme,

s'obstine maintenant à désirer sauvagement la

[mort :

aucune détresse, aucune misère de ses chevaliers
n'ont pu le persuader de remplir le saint Office.

Le Graal depuis longtemps reste enfermé dans

[l'écrin,

car son Gardien, qui se repent de ses péchés

et qui ne peut mourir

tant qu'il contemple la relique mystérieuse,

espère, en ne la voyant plus, accélérer sa fin

et finir sa torture avec sa vie.

Ainsi privés du repas très saint,

nous devons nous nourrir d'une nourriture ordi-

[naire,

aussi les forces de nos héros se sont-elles per-

[dues :

plus jamais ne viennent à nous, pour les saints

[combats,

ni messages ni appels des pays lointains ;

la Chevalerie, sans courage et sans chef,

chancelle, pâle et misérable.

Moi-même je me suis caché, solitaire, dans ce coin

[de forêt,

attendant tranquillement la mort,

la mort à laquelle notre vieux chef d'armes vient

[de payer son tribut,

car Titurel, mon saint héros,

privé de la contemplation rafraîchissante du Graal
est mort... un homme comme tous.

PARSIFAL, *se cabrant sous la douleur.*

Et c'est moi... moi,
qui ai créé toute cette misère !
Ha ! Quel est le péché,
quelle est la dette criminelle
qui pèse, depuis des éternités,
sur cette tête de Fol,
pour qu'aucune pénitence, aucune expiation
ne le tire de l'aveuglement !
Devant moi, qui suis perdu dans l'affolement de
[l'égarement,
moi qui suis pourtant choisi pour la rédemption,
devant moi s'efface le dernier sentier de la déli-
[vrance !

*(Il menace de défaillir. Gurnemanz le soutient
et le fait asseoir sur le tertre de gazon.
Kundry a été chercher un bassin rempli
d'eau pour baigner de cette eau le visage de
Parsifal.)*

GURNEMANZ, *écartant Kundry.*

Pas ainsi!....

Il faut que, pour notre pèlerin, l'eau rafraichis-
 [sante
 soit vivifiée par la source sainte elle-même.
 Je pressens qu'il lui est réservé aujourd'hui
 d'accomplir une œuvre très haute
 et de remplir un Office très saint :
 ainsi, que cette eau le purifie de toute tache
 et le lave
 de la poussière des longs égarements.

*(Gurnemanz et Kundry tournent doucement
 Parsifal sur le bord de la source. Pendant
 que Kundry lui ôte ses jambières et ensuite
 lui baigne les pieds, Gurnemanz lui enlève
 sa cuirasse.)*

PARSIFAL, *doucement et faiblement.*

Serai-je conduit aujourd'hui même vers Amfortas?

GURNEMANZ, *pendant qu'il s'occupe de lui.*

Oui, le Château vénéré nous attend,
 car aujourd'hui les funérailles de mon seigneur
 [très cher

m'y appellent.

Amfortas a promis solennellement
 de dévoiler le Graal,

et son Office saint, si longtemps négligé,
 il a promis de le remplir aujourd'hui encore une
 [fois,
 il l'accomplira pour la sanctification du père vénéré
 qui succomba à la faute de son fils,
 il l'accomplira en expiation de cette faute.

PARSIFAL, *regardant Kundry avec surprise.*

Ta main baigna mes pieds :
 que l'ami maintenant verse l'eau sur ma tête.

GURNEMANZ, *prenant, avec sa main, de l'eau à la source et en baignant la tête de Parsifal.*

Béni sois-tu, toi Pur, par ce qui est Pur !
 Et que le souci de toute faute
 en toi s'éteigne !

(Pendant ce temps, Kundry a tiré de son sein un petit flacon d'or dont elle répand le contenu sur les pieds de Parsifal qu'elle essuie avec ses cheveux rapidement dénoués.)

PARSIFAL *lui prend le petit flacon des mains.*

Ta main oignit mes pieds,

Ce sont les larmes de pénitence du pécheur
 qui, en une sainte rosée,
 baignent aujourd'hui les prés et les champs,
 ce sont ces larmes qui les ont fait croître.
 En ce jour toutes les créatures se réjouissent,
 elles suivent les traces gracieuses du Rédempteur
 et lui consacrent leur prière.
 Comme elles ne peuvent contempler leur Sauveur
 [lui-même sur la croix,
 elles portent leurs regards sur les hommes par lui
 [rachetés ;
 les rachetés se sentent libres de l'angoisse du pé-
 [ché et de ses terreurs,
 purifiés et guéris qu'ils sont par le sacrifice d'a-
 [mour de Dieu.

Les brins d'herbe et les fleurs sur les prés
 remarquent que le pied des hommes ne les écrase
 [pas aujourd'hui :
 Dieu, par sa patience céleste,
 a eu pitié des hommes et a souffert pour eux,
 ainsi les hommes aujourd'hui, en grâce pieuse,
 épargnent les herbes et les fleurs sous leur pas at-
 [tentif.

Ainsi remercient toutes les créatures
 qui partout fleurissent et bientôt meurent,
 car la nature rachetée
 a obtenu aujourd'hui son jour d'innocence.

(Kundry a relevé lentement la tête, et, les yeux mouillés de larmes, le regard suppliant, calme et grave, elle contemple Parsifal.)

PARSIFAL

Je les ai vu se faner, celles qui m'ont souri :
 languissent-elles après la Rédemption?...
 Tes larmes aussi se transforment en rosée bénis-
 [sante :
 tu pleures, et vois, la prairie sourit !

(Il l'embrasse doucement au front.)

(Dans le lointain, sons de cloches, augmentant très insensiblement.)

GURNEMANZ

Midi...

C'est l'heure :
 permets, Maître, que ton Servant te conduise!...

(Gurnemanz a été chercher la tunique et le manteau des Chevaliers du Graal; aidé de Kundry, il en revêt Parsifal. Le décor change très insensiblement de la même

façon qu'au premier acte, mais de droite à gauche. Parsifal saisit solennellement la lance et suit avec Kundry, très lentement, Gurnemanz qui les précède. Après que la forêt a complètement disparu et que les trois personnages sont devenus invisibles dans la fente d'un rocher, on entend les chants funèbres des chevaliers qui se rapprochent peu à peu. Finalement toute la grande salle apparaît comme au premier acte (les tables du repas en moins). Éclairage sombre. Les portes s'ouvrent de nouveau. D'un côté les chevaliers portent le corps de Titurel dans un cercueil, de l'autre Amfortas, précédé de l'écrin voilé du Graal, est apporté sur sa litière. Au milieu est dressé le catafalque, derrière lui le siège élevé avec le baldaquin, siège sur lequel Amfortas est de nouveau placé.) (Chant des chevaliers pendant l'entrée des cortèges.)

PREMIER CORTÈGE, portant le Graal et Amfortas.

Nous conduisons le Graal voilé
à l'Office saint.

Dans ce cercueil sombre,
Qui portez-vous mystérieusement caché?

DEUXIÈME CORTÈGE, *portant le cercueil de Titurel.*

Le cercueil funèbre enferme le héros,
 il renferme la Force sainte
 à laquelle Dieu lui-même un jour a permis de pren-
 [dre soin de Lui :
 c'est Titurel que nous apportons.

PREMIER CORTÈGE

Qui l'a abattu celui qui, un jour, sous la garde de
 [Dieu,
 protégea Dieu lui-même ?

DEUXIÈME CORTÈGE

Parce qu'il ne contemplait plus le Graal
 le fardeau tuant de l'âge l'a abattu.

PREMIER CORTÈGE

Qui l'empêcha de contempler la Grâce sainte du
 [Graal ?

DEUXIÈME CORTÈGE

Celui que vous portez ici, le Gardien coupable.

PREMIER CORTÈGE

Aujourd'hui nous le portons ici
parce que... pour la dernière fois !...
il veut accomplir l'Office sacré.

DEUXIÈME CORTÈGE

Malheur ! O toi, le Gardien du Salut,
pour la dernière fois
sois donc contraint à accomplir ton Office !

(Le cercueil est placé sur le catafalque. Amfortas est couché sur le lit de repos.)

AMFORTAS

Oui, malheur ! Malheur ! Malheur à moi !...
Je le crie avec vous.

Que ne puis-je recevoir de vos mains la mort,
la mort, qui est l'expiation la plus douce du péché !

(Le cercueil est découvert. A la vue du corps de Titirel, tous éclatent soudain en un cri de désespoir.)

AMFORTAS, *se dressant de son lit, et tourné vers le cadavre.*

O mon Père !

Le plus hautement béni des héros,
 toi le plus pur, devant qui autrefois les anges s'in-
 [clinèrent!

Moi, qui seul voulais mourir,
 c'est à toi que j'ai donné la mort!
 Oh! toi qui maintenant, dans la Gloire divine,
 contemples le Rédempteur lui-même,
 obtiens de lui, si sa bénédiction encore une fois
 doit reconforter les frères,
 obtiens de lui, par ta ferveur, que son Sang sacré
 me donne... la mort enfin,
 qu'il me donne cette mort, comme il donne la vie
 [aux frères!

La mort!... Mourir!

Seule Grâce!

Que la terrible blessure, que le poison meure,
 que, rongé par le poison, le cœur se glace et se rai-
 [disse!

Mon père! Je te supplie

de lui crier :

Rédempteur, donne le repos à mon fils!

LES CHEVALIERS, *se pressant autour d'Amfortas.*

Découvrez l'écrin!...

Remplis l'Office!

Le père t'y contraint :
il faut que tu le fasses, il le faut !

AMFORTAS, *pris d'un désespoir furieux, se lève brusquement et se jette au milieu des chevaliers qui se reculent.*

Non !... Plus jamais !... Ha !...

Alors que je sens la mort m'envelopper de sa
[nuit,
revenir à la vie, le devrais-je encore une fois ?
Vous, qui ne pouvez que me donner la mort,
vous voulez me contraindre à vivre !

(Il arrache son vêtement.)

C'est là que je suis... voici la blessure ouverte !
Là coule mon sang qui m'empoisonne.
Dehors les armes ! Plongez vos épées
profondément... profondément, jusqu'à la garde !
Vous héros, debout !
Tuez le pécheur avec sa torture :
le Graal peut-être luira pour vous !

(Tous se sont écartés de lui. Amfortas se tient seul debout, dans sa terrible extase. Parsifal est survenu, sans être remarqué des che-

valiers; il est accompagné de Gurnemanz et de Kundry; il avance maintenant, tend la lance, et, avec le fer de cette dernière, touche le côté d'Amfortas.)

PARSIFAL

Une arme seule peut agir :
la Lance fit la blessure,
seule elle peut la fermer.

(Le visage d'Amfortas s'éclaire d'un saint ravissement, il semble défaillir tant son émotion est grande; Gurnemanz le soutient.)

PARSIFAL

Sois guéri, sois libéré du péché et de l'expiation !
C'est moi qui maintenant accomplis ton Office.
Que tes souffrances, qui donnèrent au Fol timide
la plus haute force de Compassion
et la puissance du Savoir le plus pur,
que tes souffrances soient bénies !
La Lance très sainte...,
je vous la rapporte.

(Tous regardent dans un suprême ravissement

la lance que Parsifal élève. Celui-ci continue, comme inspiré, en en contemplant le fer :)

Oh ! Joie profondément suprême du prodige !...

Je vois ruisseler le Sang très saint
de cette Lance qui a pu fermer ta blessure,
je vois ruisseler ce sang, qu'un ardent désir entraîne
[vers la source qui lui est sœur
et qui flue dans le Graal !

Le Graal ne doit plus être caché :
Ouvrez l'écrin ! Découvrez le Graal !

(Les Chevaliers ouvrent l'écrin : Parsifal en retire le Graal et se perd, en une prière muette, dans sa contemplation. Le Graal luit. Une lumière de Gloire inonde tous les assistants. Titurel, vivant de nouveau pour cet instant, se soulève dans son cercueil, en faisant un geste de bénédiction. De la coupole descend une colombe blanche qui plane au-dessus de la tête de Parsifal. Celui-ci présente lentement le Graal aux Chevaliers qui le contemplent. Kundry, le regard fixé sur le Graal, s'affaisse et meurt aux pieds de Parsifal. Amfortas et Gurnemanz s'agenouillent devant Parsifal pour lui rendre hommage.)

TOUS, *avec les voix du milieu et du plus haut de la coupole qu'on entend à peine, doucement.*

O miracle du Salut le plus haut!
Rédemption au rédempteur!

(Le rideau se ferme lentement.)

FIN

TABLE

L'ESOTÉRISME DE PARSIFAL	1
PARSIFAL	111
Acte I ^{er}	113
Acte II.	157
Acte III	193

Le Pape
L'Épiscopat
La Charité p. 22
La Chanson de Roland p. 10
Le druidisme p. 12 13
Autocritique
de Rome
Saint. Augustin et P. J.
p. 14
Cron. de l'Église p. 132
Légende de la Table Ronde

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Paris
Voyage p. 17

BINDING SECT. MAY 11 1970

ML
410
W17P37

Péralté, Lotus
L'ésotérisme de Parsifal

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
